

LES CAHIERS DE BENJY

Reprise 10

JANVIER 2010 – DECEMBRE 2011

Violette Janvier, Hugo Pernet, Steve Albini, Eugene Robinson, Vincent Tholomé,
Alexis Alvarez Barbosa, Nathalie Yot, Antoine Brea, Emmanuel Franzin-Régniez,
Michael Dickman, Lisa Robertson, Stéphane Page, Anne-Lise Le Garff,
Joseph Briansec, Arno Calleja, Cynthia Cruz, Gilles Furtwängler, Claire Hero,
Isabelle Lassignardie.

VIOLETTE JANVIER / Is it yes or yes ?

A la différence des romans anglo-saxons du dix-neuvième, cela ne se passe ni dans les bas-fonds ni dans la haute société, où l'un ou l'autre protagoniste découvre qu'il est en proie à un cauchemar que personne n'ignore. Un mauvais rêve qui pourrait bien s'éteindre avec sa victime sans que rien de distinct n'en laisse trace. Il y en a pléthore, sans doute, de ces genres de malheurs dans les provinces. Je ne saurais dire, n'ayant jamais su bien distinguer la province des capitales. Ce serait, cette banale histoire, comme je ne sais plus qui aurait dit, celle d'une vie de confortable désespoir. Ne manquant de rien de nécessaire voire de particulier, ayant peut-être éprouvé des sortes de traumatismes, vagues disons, car on y aurait survécu sans mal apparent. Un cauchemar en sous-sol, un sacrifice que nul ne serait enclin à reconnaître sans l'impression d'y perdre quelque chose du déroulement tranquille des événements qui le lierait de près ou de loin à la vie de la supposée victime et, puisque cette dernière n'en pipe mot, à quoi bon remuer la fange tout à fait honorable de ce parcours sinon commun du moins a priori sain. Mais laissons, comme il se doit, ce qui n'a pas directement, clairement, à voir avec notre nombril.

La lune s'injecte deux fois dans le mois pour moi. Oi, oi, oi, j'te jure. A peine esquissé son sourire qu'elle refait son nid et piétine mes hormones.

Elle s'est assise devant le projectionniste, l'homme en noir, aussi fidèle qu'anonyme depuis un nombre d'années certain comme jamais tout à fait parties en fumée, car il semble se souvenir de tout ou du moins de ce qu'il faut quand il le faut. C'est le privilège d'une grande écoute de n'avoir pas d'effort de mémoire à fournir. Tout s'enchaîne et se déroule comme un poème, en silence. Il ne saurait dire s'il pressent les larmes, rares comme un jour férié. Elles montent lentement, sourdement, remontent de loin, à grands flots pourtant retenus, qu'est-ce que ce serait sinon. Elle se momifie pour les retenir mais rien n'y fera si le mot a dit juste. Car ses mots ne frappent pas précisément. D'où viennent-ils ses mots de personne, de nulle part ? Elle fixe les reproductions de Zao Wou Ki, chaos, infini, elle le sait bien, tout se mêle et se dérange, se sépare et se retrouve, sans prendre forme reconnaissable. Il n'y a qu'elle, se dit-elle à voix haute soudainement, qui puisse s'occuper d'elle. Qui veuille bien s'écouter, finalement. Il faut sortir de derrière l'écran, du fond du lit, affronter l'extérieur et prendre quelques heures et se les donner à soi. Inutile de courir sanctifier le fichu dérangé de la dame, ou bien la grimace du quotidien sur ce passant indifférent. Leur roman est assez bien comme ça, plat de prime abord, banal a priori, délié de ses préoccupations à elle. Ecrire, ma foi, c'est une lubie qui lui a pris très jeune, parce qu'elle avait le galbe trop rebondi pour se livrer sur scène ou quelque chose comme ça, parce que le rouge des femmes fatales lui durcit les traits, qu'il est hors de question de porter des talons ou bien qu'elle a manqué le train pour s'offrir à un potager communautaire, qu'en saurait-elle, ça lui venait comme on allume un encens peut-être, comme un excès de salive, une perte de repère et le besoin insupportable de s'exprimer et tout ça sans le savoir.

Elle se dirigerait vers le Luxembourg, assez large pour respirer ; par les petites rues elle pourrait bien aller se chercher quelques bouquins à se mettre sous la dent, mais l'idée du grand jardin lui ouvre les poumons tandis que les bouquins les lui compriment. Elle hésite, arrivée à l'intersection de son destin, elle s'est dit que c'était l'heure d'hiver, à quoi bon aller respirer plus ample pour si peu de temps, mieux vaut aller chercher une explication à sa violence.

HUGO PERNET / ordinary weapon

chaque poème a son flingue

elle empoisonne, liquide
nettoie

—

c'est la procédure

tout ce qui est écrit en gris

—

tout ce qui est "écrit après"

l'écoeurement

est dans la bouche

par élimination

une pièce rare

est dans la bouche

sur la table

prépare la drogue

paie tes factures

coupe
la connexion

**travaille
mais reste pauvre**

.

**suis
mes recommandations**

à la lettre

éclaire le chemin

éclaire le chemin

—

c'est écrit

—

là

et là

—

je t'étranglerai

neutraliser, liquider

le sale boulot

**tu lis
ce qui est écrit**

pour une fois

(...)

ANTOINE BREA / Asseyons-nous, prêts pour la poésie

I. Le But Suprême de la poésie

La fixation de l'esprit sur des sujets élevés et sublimes amène une élévation et une purification graduelles de la conscience. Cette élévation et cette purification amènent une vibration plus rapide des véhicules de conscience, qui produit à son tour un affinement de la matière où ces véhicules s'originent. C'est pourquoi l'homme de poésie devient *plus beau et plus fort*. Son âme grandit et monte vers l'étoile de son être. Les femmes se lovent à ses pieds. Les enfants le veulent pour père. Les animaux le regardent d'un regard curieux. Les femmes, surtout, font mille folies pour recueillir un peu de sa semence, dans les filaments de laquelle elles prétendent lire l'avenir et percer le reflet d'un reflet de la face de la divinité.

La poésie est une pratique antique, immémoriale, comme les mythes et les cultes obscènes. Elle est connue de tous ceux qui se sont efforcés de réaliser leur possible intérieur et de résoudre l'éénigme de l'univers. Elle est connue de tous ceux qui n'ont pas renoncé à tirer au clair ce qui les hante et les brûle, que ce soit par le rite de poésie, le rite de sang ou celui de se faire couler soi-même la semence. Aux questions éternelles et essentielles ne peut être répondu que du dedans ; ainsi, toute solution réside dans les profondeurs de la matière de l'homme. Que la matière vibre un peu fort et elle donne l'esprit. Qu'elle vibre un peu plus et elle donne la poésie. Si elle vibre vraiment trop c'est de la semence qui se répand et qu'il faudra brûler en holocauste.

Au début, on peut voir dans la poésie une habitude irréfléchie, pour ainsi dire subconsciente, et de ce point de vue elle est utilisée par tous ceux qui, dans leur vie quotidienne, par exemple lorsqu'ils conduisent en sens inverse ou se rasent les yeux fermés, agissent sans le savoir conformément au But Suprême qui consiste à devenir plus beau. Cette "poésie réflexe" du premier stade peut n'occuper que quelques instants de la journée : elle façonnera quoi qu'il en soit l'être et le corps.

En somme, nous pratiquons tous plus ou moins la poésie, dès lors que nous manœuvrons notre squelette dans une attitude tendue vers le Beau. La poésie n'est pas, comme on le suppose parfois, un art difficile, antinaturel. Cette idée répandue que la poésie résiderait dans des processus abstrus, ésotériques, extraordinaires, résulte de la lecture de mauvais livres et des enseignements dangereux dispensés dans les facultés. La poésie consiste dans une exaltation de la beauté du corps et des pouvoirs innés du cerveau. A travers un apprentissage simple et la mise en œuvre de techniques naturelles, cette beauté et ces pouvoirs peuvent être développés plus que la moyenne par toute créature pensante, même une femme.

Il est vrai que, d'une manière générale, la poésie contemporaine est souvent le fait de gens hideux, efféminés et en mauvaise santé. C'est là le fruit de l'héritage d'ancêtres qui, pendant des milliers d'années, se sont abstenu de tout travail, de culture physique et d'alimentation. Mais une telle lignée d'ancêtres et de pareils principes d'existence sont irréalisables pour la plupart des gens ; de là le risque d'accidents nerveux dans l'emploi des méthodes poétiques contemporaines intensives ; de là vient que de nombreux

poètes d'aujourd'hui, surtout en Occident, surtout en France, ont l'air de poissons mourant au soleil et que leur poésie ne s'entend vraiment que privé d'air.

II. Comment faire de la poésie

a) Préparation lointaine

La poésie, d'après ce que nous avons vu du But Suprême, est une activité éminente qui sollicite le corps et l'esprit. Pour atteindre son objectif, elle ne devrait pas être entreprise sans préparation. Le véritable succès de la poésie dépend ainsi, pour une large part, des dispositions habituelles du praticien.

Dans les couvents et les monastères, où la poésie est plus répandue qu'on croit (voyez Jean de la Croix ou sainte Thérèse), les préparatifs commencent la nuit. Par le portail du sommeil, la poésie s'abstient des raideurs de la pensée et des tensions qui tout le jour nouent la poitrine pour revenir au petit matin convenablement accordée, déliée en même temps que les muscles par le bain délicieux de la vie nocturne. Mettons donc à la porte de notre chambre à coucher ce qui pourrait empêcher le sommeil et accabler le travail de l'inconscient ; gardons-nous des liqueurs avant d'aller au lit ou de nourritures trop riches, salées en abondance ; ayons peut-être auprès de nous un petit livre de nouvelle philosophie ou de poésie expérimentale dont quelques pages nous assureront de dormir.

b) Préparation prochaine

Trop souvent, nous ne comprenons pas la nécessité de nous approcher progressivement du zénith de l'effort poétique. Cet effort, en provoquant une musculation et une élongation de la conscience, entraîne une vibration accélérée des gaines de l'esprit et un échauffement des nerfs physiques. De là la sensation d'irritation extrême que nous ressentons lorsqu'une femme débagoule ou qu'un enfant couine à côté de nous, alors que nous sommes plongés en pleine poésie. Nous ne devons pas gravir trop vite la Montagne Intérieure. Mieux vaut s'assouplir d'abord par un brin de lecture et de réflexion. Après la poésie, revenons tout aussi tranquillement à la vie ordinaire. Ouvrons les yeux, demeurons quelques instants dans l'isolement de façon à retomber sans danger des cimes aiguës de la poésie.

c) Posture et emplacement

La posture et l'emplacement sont des attelles précieuses, bien qu'accessoires. Une grande pièce vidée de ses meubles et de tous les objets d'où émanerait une mauvaise influence sera utilisée avec profit pour l'activité poétique. Mais si l'élection d'un lieu occasionne des remarques désobligeantes ou de l'animosité chez les autres, notamment au bureau, où les ennemis de la poésie pullulent, mieux vaut s'en passer. On se repliera alors sans tergiverser aux cabinets, laissant accroire à qui voudrait que nous nous délivrons d'une pierre dans l'eau malpropre alors que c'est un oiseau coloré qui s'envole.

L'ancienne posture poétique consistait à s'asseoir par terre, puis à s'élever sur les mains, les jambes croisées derrière la nuque. Ainsi faisaient les scribes égyptiens et les bardes celtes. Cette position, quand elle est bien prise, est très confortable, car l'épine dorsale est libre, et le corps se balance en appui sur les poignets, ce qui provoque un léger effarement tandis qu'on pense ou qu'on déclame. La poésie suscite une circulation vigoureuse du sang dans les veines et des chocs électriques qui parcourrent l'enveloppe. C'est pourquoi elle constitue en plus une saine pratique au plan physique ; et la position ancienne la favorise. Mais il est vrai que celle-ci peut être pénible à l'occidental aux os raides et au dos tordu par la scoliose. Dans ce cas, il n'y a pas à hésiter : qu'on choisisse plutôt une posture qui permette l'oubli du corps. La poésie sera toujours meilleure dès lors qu'on diminue la tension nerveuse, car il ne faut pas faire de poésie seulement avec nos nerfs, au risque de reproduire les dérives dangereuses pour soi et autrui d'un Antonin Artaud ou d'autres poètes physiques.

La poésie ne peut se faire après un repas gras. On bannira donc les buffets copieux offerts aux "pensionnaires" en "résidence" et les cocktails princiers aux frais du contribuable organisés à tout propos par les institutions. La raison en est que les énergies poétiques se divisent alors facilement vers les voies digestives pour donner ce qu'on appelle de la "poésie de merde" (mais il est vrai que d'aucuns, dans nos époques troublées, se gavent volontairement pour pouvoir faire des saletés dont ils badigeonnent ensuite des plaquettes de "poésie abstraite" pour lesquelles on les rémunère).

Le moment idéal pour la poésie est usuellement le début de matinée. Le ton est donné pour le reste de la journée. Si vous n'avez pas d'autre plage à disposition, asseyez-vous dans votre lit tous les matins pour pratiquer durant une dizaine de minutes. Si au départ, durant la poésie, une sensation de douleur intense se fait sentir au cerveau, *arrêtez immédiatement*. C'est le signe d'un surmenage des cellules cérébrales qui ne sont pas encore habituées à l'effort. Les repentis de la poésie sonore, les jeunes dépressifs dans les écoles d'art et les drogués de longue haleine ressentiront souvent ce type d'ennui. C'est qu'en effet, leurs pratiques respectives et leurs conditions d'existence sont éminemment destructrices des cellules cérébrales les plus fines. Si un retour à la vraie vie est possible, attendez que le temps remédie lentement à ce pénible état des choses.

La poésie ne doit jamais être trop prolongée. Au début, limitons-nous à quinze minutes ou une demi-heure. Cinq minutes de poésie chaque jour valent toujours mieux qu'une heure une fois la semaine. Autrement, il faut éviter de pratiquer entre dix heures du soir et deux heures du matin car les déclamations pourraient éveiller les voisins ; et la police, lorsqu'elle se pointe, manque de compréhension si elle a été dérangée par de la poésie qu'elle prendra systématiquement pour de l'agitation politique.

d) Le processus poétique

Asseyons-nous, prêt pour la poésie. Après nous être baigné et parfumé, si possible. Fermons les yeux pour tenir à l'écart les distractions extérieures, et rappelons-nous l'objet de nos efforts qui consiste à devenir beau. Avec la poésie nous sommes plus fort. L'amour et la gloire pénètrent notre nature. Il est temps à présent de s'expliquer avec les mots que Dieu nous a donnés. Si, pendant la poésie, des bruits du dehors venaient à perturber notre conscience, ne nous laissons polluer par eux d'aucune façon. Chassons-les d'une main machinale. Que l'univers chante des cantilènes dans notre tête, mais que les oreilles extérieures restent entièrement fermées le temps de la séance.

L'essence de la poésie est dans la communion avec l'univers. Par la force de concentration, le cœur et l'entendement atteignent un peu de la Suprême Beauté qui irradie de l'univers. L'homme de poésie s'approche des étoiles. Il devient Un avec la Vie. Il peut apprendre à maîtriser la mort et, comme une idole souffrante, provoquer une douche de larmes dans les yeux des croyants.

Quand nous songeons à l'univers, si nous nous en rapprochons en imagination, un fragment d'infini nous pénètre qui éveille en nous une réponse émue. Nous ne pouvons concevoir les marques de la Beauté Céleste sans y répondre par une adoration qui trouve à s'exprimer à travers de la poésie. Si notre cœur arde et vibre, courrons librement et jetons-nous dans la poésie. Si l'émotion ne naît pas tout de suite, si la réalisation tarde à venir, attendons patiemment et tendons encore nos efforts. En étant chaque matin en harmonie avec l'univers, en contemplant la source unique de chaque chose, nous nous imprégnons de la Beauté du Cosmos et nous finirons bien par en tirer des vers.

C'est pourquoi, après que la pensée et le cœur ont plané haut dans les régions supérieures de l'intelligence, restons quelque temps immobile, regardant, écoutant, aspirant... Imperceptiblement naîtra en nous la conscience d'une idée, d'une phrase, de quelque chose du Verbe venant en contact avec les pouvoirs naissants de l'âme. Ayons grand soin de serrer toujours près de nous de quoi écrire, car lorsqu'il viendra, nous frappant tel la foudre, il faudra couper tout de suite sur le papier le produit formidable de notre activité sublime.

e) La descente de la Montagne Intérieure

Quand nous sommes "revenus" et que nos yeux sont rouverts, restons paisiblement assis, et retournons en pensée à la poésie. Repassons les idées lumineuses qui nous sont venues, fixons-les. Prenons la résolution de leur faire porter tous leurs fruits. Offrons-les au peuple des hommes, aux morts, même aux bêtes. Rappelons-nous que la poésie soigne. Elle est un baume au cœur des êtres qui souffrent.

A la fin de la poésie, il est utile de prendre une ou deux inspirations profondes et calmes. Dérouillez vos genoux, faites des étirements. Vous pouvez maintenant reboutonner votre col, vos pantalons, remettre un peu d'ordre dans votre vestiaire. Lorsque vous aurez repris entièrement vos esprits, vous irez vous désaltérer, prendre une collation, et vaquer de nouveau à d'humaines occupations.

III. Résultats de la poésie

Nous avons déjà eu un aperçu des résultats de la poésie, mais il nous faut insister encore sur ce point pour bien comprendre la nécessité de s'y adonner régulièrement. Dans cette voie, deux erreurs sont à éviter, qui restent trop souvent commises.

a) Deux erreurs communes

La première erreur consiste à rechercher d'abord, comme résultat de la poésie, le développement de la sensibilité. Il est vrai que la concentration et l'aspiration de l'âme, en affinant les organes de la conscience et en agissant sur le corps, amènent quelquefois une sensibilité accrue. Il peut intervenir des visions, des couleurs et des sons exquis.

Mais ce but ne doit pas être *spécifiquement* envisagé. Rappelons-nous le But Suprême : être beau, la gloire, les femmes. Si des épiphénomènes se produisent, utilisons-les pour l'inspiration et l'illumination qu'ils procurent. Certes, ces manifestations secondes peuvent nous apporter beaucoup ; mais pendant la poésie, précisément, il s'agit pour une part d'exclure les perceptions sensorielles, ceci afin d'atteindre l'unité avec le cosmos qui est au-delà du plan physique.

Une deuxième erreur consiste à attendre de la poésie un sentiment d'élévation spirituelle, voire de sainteté. Cela se produira sans doute ; mais si aucun stigmate, aucune auréole ne survient immédiatement, n'en concluons pas pour autant que notre poésie est stérile. Qu'elle n'a pas ému les créatures du Ciel. Quantité de raisons, dont quelques unes liées au poids de notre chair, peuvent expliquer pourquoi nos aspirations ne semblent pas avoir eu d'écho dans les sphères de l'Au-delà. Cet écho existe pourtant, à coup sûr. Et ce sera un témoignage splendide de notre sincérité que de poursuivre nos tentatives, même à défaut du sentiment d'élection qu'ont eu avant nous quelques grands poètes martyrs.

b) Les véritables résultats

A un certain niveau, tous les aspirants, même des poètes aguerris, ont connu des périodes d'aridité, de "nuit obscure de la création". De brèves périodes de sécheresse traduisent un ajustement du corps, une adaptation des nerfs au travail rapide d'affinement qu'impose à l'homme l'activité poétique. Il ne faut pas s'en préoccuper outre mesure, se concentrant uniquement sur les vrais résultats de la poésie qui ne manqueront pas d'arriver.

En outre, parmi nous, il en est trop qui se laissent entraîner par la roue de l'activité créatrice incessante, par narcissisme ou par peur de perdre le bénéfice d'un acquit. Ils n'apprennent pas, ce faisant, à communier intimement avec l'univers, avec la Vie, dont le poète n'est pourtant que le fils et l'agent. Cette méprise doit amener tôt ou tard une banqueroute poétique complète. Souvent, c'est là qu'il faut chercher le motif pour lequel nous ne parvenons pas à passionner le public pour nos visions fabuleuses. Ce dont nous avons besoin, pour notre labeur, ce n'est pas d'une activité fiévreuse, mais d'une plus grande application, d'une intensité plus profonde et souterraine pour fertiliser l'oeuvre qui nous incombe.

Les véritables résultats de la poésie se manifestent lentement, imperceptiblement. Faites un examen rétrospectif au bout de six mois ou d'un an et vous observerez la métamorphose : de boiteux et mesquins qu'ils étaient au départ, vos vers deviennent plus amples, plus formés, et vos visions plus délicates, plus pures ; et plus évidente est l'Intense Beauté qui se dégage de vous : votre visage fascine et séduit ; votre corps émeut ; vos pieds foulent des coeurs qui sans arrêt se jettent sous eux pour leur faire un tapis soyeux.

c) Obstacles à la poésie : les conditions extérieures

A la vérité, les circonstances extérieures sont toujours le moindre obstacle. Peut-être vivons-nous dans une famille minable où ne ne possédons pas même une chambre ni un petit coin qui nous soit réservé : ne faisons pas le fier, cherchons alors une place de commis de magasin ou d'ouvrier d'usine et profitons ainsi des quatorze ou seize heures

bénéfiques au cerveau où chaque jour il se vide pour se remplir ensuite des images merveilleuses que nous dispense généreusement la Vie.

A la maison, la femme ou les enfants, s'ils ont le caractère vraiment nocif qu'occasionne souvent le manque de pain, feront des objections ou essaieront de nous humilier s'ils s'aperçoivent que nous nous replions en solitaire pour cultiver dans le secret un "jardin poétique". Indiquons-leur gentiment, mais fermement, que nous ne sommes pas disposé à supporter leurs baves. Rappelons-leur, poésie ou pas, que le maître à la maison reste celui qui a les plus grands poings. Que dans certains pays pas moins honnêtes on amuit dans le ruisseau les petits chiens qui bêlent trop fort et ne sont pas tout à fait utiles à personne. Nous éloignerons promptement, et sans grand dommage, une critique assez peu positive.

Mais peut-être aussi souffrons-nous d'une infirmité physique. Dans ce cas, restons assis tranquillement dans notre chaise de souffrance. C'est une excellente discipline qui exacerbe les sensations, les sentiments, et donne quelquefois une belle poésie par le filtre de nos états amers. On ne compte pas les handicapés célèbres, notamment mentaux, qui ont enrichi le monde de leur activité, comme par exemple Grand Corps Malade.

d) Obstacles à la poésie : les conditions intérieures

Les obstacles intérieurs sont mille fois plus graves. Le principal est l'orgueil, qui se manifeste chez l'homme de poésie d'assez curieuse façon, soit par de l'arrogance exagérée, soit par une haine de soi excessive. Il n'est pas rare d'ailleurs que les deux travers se conjuguent, car le poète en qui s'ancre l'orgueil et qui apprécie fort la lèche quand elle lui cire le visage et les chaussures, est aisément découragé par l'insuccès et même poussé par les succès d'un autre aux plus cruelles extrémités de corde.

De même, l'angoisse, qui est la crainte d'un bien qui pourrait ne pas nous échoir ou d'un soit-disant mal qui risque de nous affecter, fait aussi partie des barrières qui bouchent la course altière de notre poésie. Aussi longtemps que nous serons torturés dans notre coeur, nous ne pourrons faire confiance à la Vie à la surface de laquelle toute poésie écume. Et nous n'arriverons pas, par le Verbe qui sort de la bouche et des yeux, à chahuter les foules.

e) Lecture et déclamation

La pratique de la lecture et de la déclamation publiques a toujours été l'auxiliaire de la poésie comme les bâtons et les sifflets le sont de la police car il faut bien que l'art se manifeste. Utilisée correctement, cette pratique est en tout cas un moyen inégalable d'exhausser et de développer notre art poétique.

Chaque jour, ou chaque semaine, nous devrions passer en revue les poésies qui nous sont venues, et tester leurs effets sur un auditoire. Si vous le pouvez, observez quels sont les résultats de votre activité sur le bonheur et le bien-être des femmes. C'est un excellent baromètre. Scrutez les réactions, impitoyablement. Notez quand les respirations s'accélèrent, que l'une ou l'autre des auditrices aura mouillé ses yeux, mis la main à son coeur, menacé tout son monde d'entrer soudainement en apoplexie. Si tel est le cas, vous saurez que vous êtes sur le Sentier Lumineux. Souvenez-vous toujours de l'éveil à la passion que vous souhaitez provoquer sur le public. S'il n'y a pas de femme

autour de vous, essayez vos pouvoirs sur les animaux ou sur les plantes. L'important est qu'un être vivant s'imprègne des grâces que vous lui dites.

Si vous n'avez vraiment personne, entraînez-vous devant une glace. Lorsque vous aurez cessé de reconnaître votre reflet, que vous aurez troublé la surface du miroir de la caresse de vos empreintes et de l'haleine de vos baisers, vous saurez qu'en matière de poésie vous êtes un homme réussi.

*

Et c'est ainsi, à travers l'aiguiseoir de la poésie, que chaque homme devrait chercher à affûter les pouvoirs de l'âme et du corps pour vivre en totale harmonie avec sa propre nature, avec les êtres qui l'entourent, avec le cosmos. Amen.

Un premier état de ce texte a paru sur le blog d'Antoine Brea.

STEVE ALBINI / Du faux italien

Le faux italien est parti de Silkworm, et c'est devenu une sorte de *lingua franca* chez Silkworm. Silkworm était en tournée avec Agostino et voyageait avec lui. Agostino Tilitta est sicilien. Son anglais est assez bon. Mais quand il parle anglais, son anglais est très mesuré et très lent, et donc, ce qu'il dit met du temps pour aller de sa bouche à vos oreilles. Mais vous savez, ce qui monte du cœur à la tête fait un long parcours avant d'arriver à la bouche, de passer la bouche et traverser l'air pour arriver à vos oreilles et ensuite toucher votre propre cœur à vous. Ça prend du temps. Bon, si ça doit prendre un peu de temps, eh bien ça prendra un peu de temps. Agostino, quand il dit les choses, il ne dit pas seulement la chose, peut-être qu'il dit quelque chose d'autre sur la vie, qui vous amène au point où vous entendez la chose. Le faux italien c'est tellement charmant. Le faux italien part de la critique qui fait mal. Vous dites à quelqu'un, très clairement : « je n'aime pas la façon dont tu joues de la basse. Tu joues de la basse de manière trop agressive ». Ca peut sonner comme une insulte. En faux italien, ça donne : « cette musique que nous faisons ressemble à un magnifique dauphin, elle glisse rapide à travers l'eau ; alors, maintenant, la façon dont tu joues de la basse... je crois que... sans savoir, tu as fait de ta basse une sorte de rhinocéros. Et le rhinocéros ne peut pas jouer avec le dauphin, parce qu'avec un rhinocéros, la musique va couler ». Le faux italien fait sonner la critique comme de la poésie ; le mondain comme quelque chose de spécial. « Aujourd'hui c'est elle le jour ! elle est comme une jolie fleur ! J'ai vu plein de fleurs, mais je n'ai jamais vu cette fleur particulière ! Quand elle s'ouvre toute délicate je peux enfin voir ce à quoi les fleurs ressemblent. D'accord, elle est très similaire aux autres fleurs, mais c'est la fleur qui représente toutes les autres fleurs, et jusqu'à maintenant, jamais elle ne s'était ouverte pour voir le jour ». C'est agaçant quand les gens autour de vous parlent le faux italien si vous n'êtes pas dedans mais c'est incroyablement contaminant. Alors tout le monde dans le milieu où vous êtes commence peu à peu à communiquer presque exclusivement en faux italien, genre « hé, qu'est-ce qu'on va préparer à manger aujourd'hui pour le déjeuner ? Quelques tranches de salami ? On pourrait manger un peu de salami, qu'est-ce que vous en pensez ? », et vous vous rendez compte que c'est presque impossible d'avoir une conversation en anglais normale, parce que le faux italien est devenu tellement plus facile pour vous. Ça vous permet de dire des choses de telle manière qu'elles n'offensent personne, quand vous voulez exprimer une critique négative. Ça rend les mondanités beaucoup plus intéressantes. Ça joue sur le sens de l'absurde de chacun.

Transcription et traduction-adaptation de l'américain, par Samuel Rochery, d'une interview de Steve Albini, producteur (Pixies, PJ Harvey, Nirvana, Oxbow...) et leader du groupe Shellac, réalisée pour le film documentaire « *Couldn't You Wait* » (autour du groupe Silkworm). De Steve Albini, d'autres interviews (imaginaires, celles-ci) sont notamment lisibles dans les *Odes du Studio Maida Vale* (le Quartanier, 2009), de Samuel Rochery.

VINCENT THOLOME / Steppe (extrait)

nous, premiers saumons issus des eaux, premiers saumons courant sur terre, premières lumières et premiers êtres, premiers nés sous la voûte, campant nous autres dans les ventres, les coeurs battants des yourtes, premiers de tous les êtres premiers, de toutes les bêtes rugissantes courant sur terre ras-du-sol, premiers errants au-dessus des eaux, parcourant terre d'un bord à l'autre, premiers la sillonnant, laissant ici et là nos écailles, notre semence première, l'éparpillant dans les yourtes, les maisons blanches, première foule foulant les herbes issus de nous, premiers broutants issus de nous, premiers cuisants, cuisant les herbes à la vapeur dans nos casseroles de terre, cuisant les êtres les écrevisses dans nos feux, les êtres premiers, les petits frères des eaux, répandant ici et là leurs écailles leurs carapaces couvrant bientôt la steppe toute la surface des toundras, leurs carapaces ensemençant bientôt toundras, couvrant toundras de leur semence, êtres premiers ensemençant la terre et nous frottant le ventre et nous pinçant des pinces, leurs petites mains sorties des eaux, se répandant premières au-dessus, premiers volants au-dessus de nous, premiers explorateurs dressant le soir des cartes fidèles, rapportant fidèlement aux vieux aux enfants toutes les affaires, tout ce que nous verrions le jour, toutes les lumières des villes, tout ce qu'il y aurait à faire dans steppe, couvrant la nuit les garçonnes, ensemençant leurs ventres, premières saumones issues des eaux, premières saumones courant sur terre, couvrant le noir des terres de leurs pas, premières lueurs et premiers êtres, premiers amours nés sous la voûte, campant nous autres dans ventres des saumones, coeurs des saumons et des saumones battant ensemble dans les yourtes, premiers chiens de la steppe portant casaque, premières bécanes japonaises sillonnant terre, parcourant steppe d'un bord à l'autre, pétaradant et répandant les fortes odeurs, les fumées noires de gazoil, soudainement couvrant la terre, couvrant les herbes, poissant le dos et les fourrures des boeufs musqués, des têtes dures papillonnant dans steppe, se répandant toute allure loin de nous autres, chiens de l'armée Kouropatkine, premiers nés issus de l'eau, pétaradant toute allure sur nos motos nippones, tiraillant dans les airs, premiers brownings premières pétoires perçant les airs, ensemençant nuages, se répandant en eau depuis là-haut, l'immensité du ciel, nous, subitement, nageant, nous répandant dans les boues noirâtres, frottant nos ventres dans les boues, retrouvant magiquement nos écailles, nous répandant dehors, touchant les têtes dures de nos semences, ensemençant leurs femmes, nous répandant dans leurs ventres, leurs carapaces beuglantes, rapportant nous le soir fidèlement aux vieux aux enfants aux garçonnes toutes nos affaires, tout ce que nous ferions le jour, nos dérobades et nos vols à la tire, nos petits larcins dans les supermarchés, planquant, nous autres, sous nos casaques, contre nos peaux, des centaines de boîtes, des conserves de légumes ou de fruits au jus, fanfaronnant pour épater, troubler, nos garçonnes, nos petites chéries d'amour, nos nanas au ventre rond, premières saumones de l'armée, nanas aux hanches larges, empestant le beurre rance et le fromage de chèvre, superbes cuisinières, des femmes nous tenant, nous, chiens de l'armée, par les couilles, sachant comment nous faire danser, nous, les chiens de Kouropatkine, les petites frappes, petites terreurs du Général Kouropatkine, aventuriers de la steppe, pourfendeurs des toundras, éventrant à mains nues les ours, les chèvres et les ours, abattant au couteau suisse les pins centenaires, défrichant les terres, ensemençant les êtres, tous les êtres de steppe, corps et âmes

ALEXIS ALVAREZ-BARBOSA / Episodes délirants (extrait)

Distances

Mon cœur se dilate à la mesure que l'espace entre nous deux se réduit. Je n'ai pas besoin de te connaître, ni de connaître le numéro de ta chienne. Elle est gourmande et découpe la vie en rouleaux sucrés. Viens du côté où la saleté nous anime, et on se déchire après parce que personne ne le fera à notre place. Penche ton visage étourdi sur notre fleuve à nous. Nous parlions des filles qui jouent de la guitare et ça nous suffisait. On pouvait facilement s'apostropher l'un l'autre avec des voix de mégalomanes. Je te regarde et t'envie sur le sol froid. Ce n'est pas parce j'ai des vitres teintées que tu peux me vomir sur les genoux.

Dribbler

J'admire surtout sous tes seins ces deux couilles poilues qui me rappellent l'ordre des choses. Que la foudre nous garde un petit coin pour remuer. Mon maître s'est mis à m'aimer car je ne tue que de petits animaux dont le parfum m'émeut. Je te laisse porter ma croix jusqu'à l'arrivée, moi je continue à l'arrière dans la voiture-balais. Rendez-moi ma meilleure amie intacte, je l'ai fait tomber dans les toilettes et elle est pleine de merde. Mes plus beaux passements de jambe, je les réserve pour les soins palliatifs. La poésie, ça pousse comme ça, sous les gencives, je n'y peux rien.

Ne me regarde pas

Je respire à tes côtés et à tes côtes j'éprouve la pression des nuages sur ma poitrine. J'accepte bien sûr les échanges avec tes chevilles. Mais il faut que j'écrive pour écrire de la viande, et des requins qui finiront par nager au milieu de toi. Mais il faut que j'écrive pour les filles tropicales, pour parvenir à les faire suer, à les faire puer. Je ne suis qu'un témoin muet, j'attends que les fondations s'écroulent. Entre, entre, même s'il n'y a pas de porte et qu'elle est fermée.

Finalement

Les filles tropicales me donnent juste envie de mourir. C'est vrai que je ne m'appelle d'aucune manière, que je suis venu pour palper et que j'ai eu ce que je voulais. Je suis content d'être ton homme, content de te sucer le pouce. Mes mains nues se fatiguent, comme les gros nichons de la voisine et sa pureté inattaquable. J'étais dans ton corps jusqu'à la limite où tu devenais laide : une boule de vaisseaux sanguins. Je regarde la tireuse d'élite et la tireuse d'élite te gratte les jambes. Tu peux me payer pour l'ensemble de mes qualités, tu devrais, je préférerais.

Qui se promène aime la grêle ?

Je te compare à mon sommeil, à mes fellations automatiques. Ma mayonnaise est chaude et citronnée. On s'en goinfre dans les parkings de la nuit. Nous n'avons pas l'expérience des araignées, nous sommes des caractères anguleux, de vastes blagues, des blocs de cendre. Bravo mon nuage. C'est la fin de la rotation des cadres supérieurs. Je communique efficacement pour que des amateurs se déshabillent devant moi, devant toi, devant tous les pompiers de la caserne.

Compagnies

On ira où tu veux, où tu veux c'est-à-dire où je veux, c'est-à-dire nulle part. Mon mec est beau comme un soleil d'hiver. Il vous remercie pour les chocolats. Il analyse les modifications de la matière. Je suis le moins alcoolisé de ses proches, ce n'est pas pour autant qu'il m'aime un peu. J'espère, c'est tout, et j'attends patiemment devant la fenêtre, que mes associés amènent leurs pétasses de femmes. Après on va se goinfrer à la foire, ensemble, oui, ensemble. Ce sont des putes de luxe comme les autres, et quand on n'a rien d'autre, ça fait du bien.

Je vous aime

Je préfère les femmes qui se détruisent avec de la colle, leur respiration soumise et le sourire de leur mac. Je recopie les propos de la voisine et mon mec prend des notes annexes, après on fait l'amour jusqu'au matin, comme si on y croyait, mais on n'y croit pas. Chacun a son esclave et peut à tout moment lui en coller une bonne. Ils ne se formalisent jamais parce qu'ils savent que c'est pour déconner, allez c'est vrai, c'est pour déconner.

Vagues

J'ai oublié mon meilleur déhanchement et ta chanteuse me fait chier. Je suis méchant comme tu es gentille, exactement. Il pleut sur le petit parc parce que mes mains bleues caressent des corbeaux. Ouvrez la fenêtre et vous verrez vos yeux. Et vous m'y verrez vieux. Je compte remettre ma démission : il y a trop d'amour sur le balcon. Ne prenez rien au tragique mais vous n'avez pas de nouveaux amis. Je te présente mes nécroses et tu peux les avoir jusqu'à dimanche. Mon solde actuel ne dépasse pas tes désillusions, tes pertes en liquide, tes catastrophes domestiques personnelles indémontrables.

Con 224

Le gel me cuit, je m'endors sur mes genoux, malade aux poumons volumineux, j'écoute la soif d'hiver, la mandoline givrée qui joue des flocons de note. Si tu n'as rien à dire, ferme ta fenêtre sur le sommeil. Ecris « poison sur mes pions, puissance de tes positions ». Ensevelis-toi sous les regards polis discrets indiscrets confondus incrédules. Laisser rouler la mer et sa machine indiscrète à broyer des pingouins. Ne donner le sel qu'à ceux qui s'épuisent, qu'à ceux qui grattent dans la viande pour en retirer le goût. Toi et moi et tous les boudins de l'association on attend que l'échec survienne, on attend d'être dévorés par des cons.

Provenance des légumes

Tu es l'intercalaire qu'il me manquait dans mon classeur. Repose-toi maintenant et laisse-moi courir après les vieux, manger leurs petits chiens, leurs derniers cheveux. C'est l'heure de la rébellion mais nous n'y participerons pas, j'ai trop faim sur le coup de midi. Ma sirène, je te conseille de mettre un peu de ricard dans ta vie. De toute façon, il n'y aura pas de place pour tous les pronoms dans le bus. Accusez la demoiselle pour son manque de piment et vous serez traité d'impotent. Les anciens combattants sont un peu rouillés, oh ils acquiescent, bien sûr qu'ils acquiescent. Mais

tous les cons sont au service du président, et si un jour ou l'autre on était amenés à hurler, on n'aurait en bouche que des friandises ridicules.

Cinq façons de ne pas voir

Aujourd'hui c'est le climax de nos liaisons opaques, le moment où le sel nous oublie pour de bon. Tu oublies trop souvent que le sucre est brillant, qu'on suce des billets pour survivre quand le chauffage fait froid dans le dos. On a dû vivre en petits animaux, en se pelotant dans le fond du bus. Toi et les femmes bleues avez bien cherché une sortie directe mais pour une fois la lumière était absente de la lumière, et encore je ne pense pas tout haut ce que je dis tout bas. Tu es la seule serveuse compétente au milieu du désert, et tes liquides sont bien chauds.

Mon salaire moyen plus un ou deux coups de pieds au cul

Je n'ai pas peur de donner cours nu sur la rudesse de la vie. Une idée triste et moche veut que nous soyons tristes et moches. Il te reste combien, je parie qu'il ne te reste rien. Je ne t'aide pas à rester couchée, de la même manière que je ne t'aide pas à te mettre debout. Tu es pleine de codes et tes nounours sont des petits dégueulasses. Ce n'est pas parce que je t'agresse que je t'agresse. Je suis prêt à enlever le coiffeur de ta marraine, à lui planter des clous dans le torse, du moment qu'il ne touche pas à ma permanente. Tu me pluies beaucoup, mais selon mes bonshommes d'encre, tout est couru d'avance. Il y avait nous, il y avait des arbres nains et il y avait jaune orange. Nous étions collés comme une petite mandarine à une citrouille. Puis c'est tout, si ce n'est le vague sentiment d'appartenir à la catégorie des troués. Tes yeux sont bleus comme des fauteuils. Je te propose qu'on garde le silence autour de nos véritables occupations.

HUGO PERNET / Poésie simplifiée

a.

avec la main dont on dispose
dans la phrase

par
un effort de clarté

la langue se fait
deux fois

dans le temps et
dans ce sens

b.

rectangle ou
cœur

ou ruban
de fumée

une pensée capable
de se penser elle-même

de se pendre à
l'étude du langage humain

c.

magnétisme du
point

autour
de la page

au commencement était
le commencement

deux lignes
de métal identique

EUGENE ROBINSON

Un extrait de *FIGHT : Tout ce que vous avez toujours voulu savoir à propos du bottage de cul tout en ayant peur de vous faire botter le cul si vous le demandiez*

C'est quoi le Marquis de Queensberry ? Le *duel*, nom de dieu. Ce n'est rien de *plus* que de la gentilhommerie. Steve Friedman, du comité de rédaction du magazine *GQ*, m'expliquait les choses. En particulier, comment une nation cherchait toujours ses testicules dans l'arôme de tous les hommes et dans toutes leurs babioles, ringardises, petites merdes aromatiques. Le ramdam ? Mon article sur le tout nouveau sport émergeant, l'Ultimate Fighting où tous les coups sont permis. Egalement connu sous le nom de Mixed Martial Arts. Egalement connu sous le nom d'Extreme Fighting. Egalement appelé par le Sénateur John McCain, dans sa désormais célèbre embardée : « combat de coqs humains ».

Les Aromatisés mettaient en doute notre bonne foi comme des gentilshommes.

REGLE NUMERO 37 : Ne mets pas en doute la bonne foi d'un autre comme un fichu gentilhomme si tu comptes t'en aller sans te battre.

Et comme l'a dit une fois Carl Panzram, le vieux tueur en série et assassin de masse, J'aimerais qu'ils soient tous comme un seul cou que je puisse serrer. Dans tout ça il est question de ne pas vouloir s'en aller sans une baston, et s'il existait quoi que ce soit qui n'ait jamais donné à quiconque aime se battre l'envie de se battre, ce serait cette idée que se battre est d'une certaine façon une impulsion, une urgence, une compulsion moindres que... quoi ? Qu'est-ce qui, dans la grande pyramide des activités basiques et tenaces, serait *au-dessus* du combat ? Notre tradition judéo-chrétienne toute entière est basée sur la lutte sans fin. Que Jacob ait combattu toute une nuit contre l'Ange sur la route de Judée, que la lutte soit le seul sport dont il est question dans l'*Iliade*, ce sont des signes foutrement infaillibles que *GQ* va me conduire au désir obstiné de déjà faire un autre article sur le *mano à mano* pour sa commande de magazine.

« A te lire on dirait que pas mal de gens ont besoin que leur tête rebondisse contre des murs, autant qu'une balle de tennis jaune et pelucheuse, ducon. »

Mon nom, et déjà mon article sur le combat, étaient illico destinés à ne jamais honorer les pages de *GQ* une deuxième fois.

Donc, ce livre. En premier, un hommage, un manuel, et une non-apologie concernant l'une des plus sacrément vitales activités au monde : le combat.

Page 14 du chapitre introductif « Fighting : why not ? », in *FIGHT : Everything You Ever Wanted to Know About Ass Kicking But Were Afraid You'd Get Your Ass Kicked for Asking*, HarperCollins Publishers, 2007. Page traduite de l'américain par Samuel Rochery.



Eugene Robinson with Chuck Liddel and Sasha Popovic, © Eugene Robinson

NATHALIE YOT / La famille Hygromidae

C'est l'été. La famille Hygromidae a choisi son repère. Un poteau électrique de la nationale 113. Coté ombre. Adhésion parfaite par paquets de 20 environ. Une grande famille.

C'est l'été. Avec mes frères *et soeurs*, on voudrait bien manger la famille Hygromidae. Et je crois qu'on va le faire. On en a déjà le goût sur les lèvres et la joie est partagée.

C'est l'été. La famille Hygromidae se retrouve vite fait dans le sac en plastique de mon frère, arrachée avec son Opinel, au poteau électrique de la nationale 113, coté ombre. L'adhésion n'était pas éternelle.

C'est l'été. Nos ventres gargouillent et la famille Hygromidae n'en a plus pour longtemps. Elle ne le sait pas. Nous oui. On allume un feu avec du petit bois ramassé sur le bord de la nationale 113 non loin du poteau électrique. Il y a vraiment tout ce qu'il faut au bord de cette nationale. Mes frères *et soeurs* le disent aussi.

C'est l'été. La famille Hygromidae bave, et nous, on se sert un pastis pour les accompagner. Le petit bois craque, on pose la grille pour la nettoyer. On trinque plusieurs fois, coté ombre, à la santé de la nationale, de la famille Hygromidae et à la notre aussi.

C'est l'été. La famille Hygromidae a pris place sur la grille qui a pris place sur le feu que l'on regarde en famille en buvant un pastis pour les accompagner. On trinque encore. Ca fait beaucoup de fois que nos verres s'entrechoquent mais ce n'est pas tous les jours que nous sommes réunis tous ainsi. Une grande famille.

C'est l'été. Chacun prend sa fourchette spéciale Hygromidae. Mon frère préfère son opinel. 1,2,3 partez on dit, et on s'y met. Tous mes frères et soeurs se régalaient. Ca coule et on s'essuie les lèvres avec du Sopalin. Une famille en mange une autre et c'est l'été. Je dis : On devrait en faire plus souvent ! Tout le monde est d'accord, secoue la tête, sauf la famille Hygromidae.

C'est l'été. Sur la nationale 113, les poteaux électriques se remplissent d'adhésions provisoires.

ANTOINE BREA / Un peu d'air

*Va petit mousse !
Où le vent te pousse !
Où te portent les flots, les flots !
Sur ton navire
Vogue ou chavire !
Vogue ou chavire !
Dans le fond des eaux*

C'est par un court matin de froid et de silence, c'est sur une plage sans rien ni personne autour que je fus mort et mis en terre. Innocenté dans la patrie des vierges et des petits saints. C'était il y a longtemps, bien longtemps. Depuis, il y a eu de l'eau qui a coulé sous les rivières.

Nous voguions sans allure. Nous roulions cette barque où, dit-on, je commandais. Je trafiquais la mer, selon les langues noires locales, je spéculais l'espoir et la peau-sur-les-os de pauvres maigres martyrisés du voyage. Mais il ne faut pas croire dans le poison des langues ; et Dieu m'est témoin que je ne leur cachais rien, jamais, à mes transports, des périls de l'Eldorado.

Dans la nuit fantastique, ils s'étaient entassés comme des sacs. Ils étaient venus de grand loin se dégueuler dedans la bouche par forte houle, et pendre au fond de ma cale à sécher leurs boyaux. C'était un beau méli-mélo, là-dessous, derrière les bâches, de pieds sales, de ganaches tordues, de misère noire et de dysenterie grave. Moi, armé avec mes bougres sur un plus perché promontoire, je leur caressais les épaules, à tous, du fin bout d'une corde humide, pour les tenir en vie et les aider à vider ce mauvais moment. Mais le temps ne glisse pas facilement ses heures en pareilles conditions. Aussi, pour écoper l'ennui, je demandais parfois aux uns ce qu'ils croyaient gagner jamais en arrivant. Beaucoup pensaient trouver meilleur où nous ramions ; d'autres les anarchistes ne se faisaient pas d'illusions surnaturelles, venus juste chercher l'argent où il pousse et se faire juger beau par des chéries. Pour moi, je ne me mêlais pas, je conduisais, je laissais faire. J'écoutais rêver bas les pauvres à leurs mystères. Car le Seigneur, seul, court les reins ; et c'est ainsi, la conscience nette à l'intérieur, que je passais-repassais l'eau verte, jugeant de rien, filant la nuit, laissant aux esprits le soin de froidir ou s'échauffer.

Or la mer, au début, est tranquille et calme. Mais voici, soudain ça t'arrive de nulle part des trombes et des cascades du ciel qui te chavirent des vagues à filer le tournis. Et voici, te viennent du fond des âges des tornades sans pitié qui te dévalent la figure. La barcasse, elle, menaçait de verser et récurer la mer de nos tristesses. Pour nous, nous ne disions pas un bruit, pétrifiés dans la crainte, les langues murées en catastrophe. Il faisait noir, si noir au-dessus de nos têtes. Nos frocs claquaient comme des destins, nos dents aussi, jetées en pleine figure. Déjà chez tous passaient aux yeux comme des idées de s'entailler soi-même la gorge, plutôt que de se laisser cracher au bouillon. Moi-même, quoique mieux amariné, je ne faisais pas le fier, arrimé à la barre, cherchant dans mon cou les médailles, priant la Croix et les miracles de m'écartier les cimetières.

Et la mer, à la fin, n'est plus qu'un grand siphon qui tourne et bugle et souffle à décharner les boeufs. La pluie nous battait froid des hallebardes sur le dos. Alors on a viré, et puis on s'est

s'est laissé porter ; mais sur les plages qu'il ne faut pas, jamais, les vagues nous dérivèrent. Les cognes nous y attendaient.

C'a été très vite, ils ont pas fait de détail. Sur le moment, on avait cru l'échapper beau. On s'était échoués comme des seiches, chacun pour soi dans l'aube à peine pas descendue. On avait vu les lampes, on avait cru à des sauveteurs. A l'arrivée, la tempête et les nuées avaient fini même par passer. Le soleil commençait rosement de reluire. Puis tout de suite, les coups ont commencé de pleuvoir.

C'a été très vite, j'eus beau leur crier de voir, de me vérifier, que j'étais pas pareil et que j'étais en règle, n'étant que le nocher de cette histoire – on me collait des danses de toutes les couleurs. Je les connaissais pas moi ces ramassis ! bons à rien ! prêts-à-tout ! traîne-savate et va-nu-pieds ! nous n'avions eu ensemble que des rapports de production – les horions me fatiguaient pas moins le visage. Je jurais tous les saints, n'ayant rien de commun avec ces dénués, ces poitrinaires, ces chevals-maigres et tous ces os fragiles que je promène – mes dents tombaient à la petite cuiller.

Ils nous ont pesé sur le ventre, mis la bouche et les yeux au bout d'une carabine, exigé qu'on enlève nos linges et nos effets mouillés de peur peut-être qu'on se meure de nous-mêmes. Aux mains, on me passa de larges gourmettes. Je ne pensais pas mériter ces bijoux, et j'invoquai donc de plus belle. Ils ont dit de se taire, surtout de plus crier, ceci dans des violences encore et des accès de folie chaude. Dans la suite, un chef est venu, que j'ai reconnu à sa figure en merde et ses manières de se souffrir comme une vraie personne. Aussi, il n'était pas harnaché comme les autres, tous soutanés de drap noir comme des Petites Sœurs du Christ. J'ai soupiré à lui, le Prince, que tout s'arrête, mais autant pisser dans une mandoline. J'ai craché-sué sang de chien pour l'émouvoir, mais ça n'a rien servi. Alors je suis resté étiré tout en long, comme un inanimé, comme un saint-esprit, dégouttant de torture et de dégoût. Je me suis dit c'est pas vrai, les chemises-cagoules peuvent pas me sortir les os du corps comme ça sans même me réciter les droits. Je me suis dit ça se peut pas, on n'a pas le droit de me priver d'existence avant que j'aille pas eu le temps de me repasser l'histoire de toute ma vie entière. De minces conciliabules se sont suivis. J'ai isolé un ordre murmuré du Pouvoir. J'ai entendu un temps encore criailleur les oiseaux. J'ai entendu soudain un claquement sec et silencieux nous trouer chacun une oreille. J'ai su que j'étais refroidi. C'a été très vite, et tout s'est délabré comme j'ai dit.

Je suis monté en haut, tout en haut du ciel. Un instant, j'étais juste un peu d'air, qui ne pèse rien. Quand j'ai rouvert les yeux, j'étais tassé dans un grand sac en poubelle noire. Ils ont creusé longtemps, longtemps pour m'enterrer. Leurs chapelets continuaient de me faire mal et serraient aux poignets. J'étais triste de partir ainsi sans oraison. J'ai du sang catholique, et aucune main en croix pour me parfumer de belles fleurs. Aucun prêtre qui m'a arrosé d'eau-du-pardon, ni mis les doigts dans mon goulot pour m'injecter la sainte pastille. Juste allongé à plat tel un quartier sur son étal, parmi que des loueurs de leur viande. Parmi les travailleurs et traîne-misère que j'ai fait venir. J'ai songé à ma mère, mon père, tous ces gens inquiétants dont j'avais rien à foutre. J'ai pleuré doucettement, compris que c'était trop tard et que y avait plus à redire. Sous la terre, les autres morts faisaient déjà du bruit pour m'accueillir. J'avais du mal à me sentir concerné. L'enterrement prenait du temps aussi, plus que j'aurais prévu. J'ai hurlé dans mon sac, et j'ai mordu la fermeture éclair. Je leur ai prié aux fossoyeurs : « Creusez ! creusez vite ! car il faut m'oublier ! » A présent, je suis un ange. Un vrai cadavre ça y est, intégré au chœur des martyrs. La gueule soupirée sous un linge. J'ai descendu en bas dans le séjour des étendus. A présent, baigné de paix parmi les os et la charogne. Les morts m'ont assis à leur table. Je prononce calmement leurs prières. Car il faut m'oublier.

*

Car il faut m'oublier, dis-je, et ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Et je ne suis pas des vôtres, car à vrai dire je ne suis personne. Mais je suis des enfers, et ma parole monte des enfers comme une fumée venue vous dire les mots bien de chez nous. Et je viens vous parler des anges, et des vierges émaciées qui ont encore des choses à dire. Car je sais moi les nimbes de boucles sales, et les cœurs barbelés d'épines, et les clous dans la terre qui les réfrènent, et c'est pour ça que l'on m'envoie. Et je suis envoyé de Dieu qui règne sur les morts, mais ça tu l'as compris.

Et je vais donc le dire moi, ce que j'ai entendu, du fond de mon tombeau couvert et découvert par le reflux.

EMMANUEL FRANZIN-REGNIEZ / Tombeau de T.

« *Il s'assassine. Il se marre. Il en rigole d'avance.* »

D'un discours emprunté à tous les savoirs : religieux, philosophiques, historiques, et oui même, et surtout même, publicitaires, mais aussi érotiques, astrologiques, journalistiques, juridiques, économiques, littéraires (assez peu), petites annonces, ...

Petit fils (caché) de G. Stein.

Vivre vite et fort : Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Artaud, Büchner, Kleist...

Il a toujours avec lui un carnet (Clairefontaine) et un stylo plume (Sheaffer).

Ensuite, il passe au cahier, plus grand que le carnet (Clairefontaine).

Il souffre de troubles dépressifs et d'hypernervosité.

Mais cela ne prouve rien. Bien au contraire.

Il écrit en français et il a un dictionnaire français et il est Français.

Il tape ensuite ses textes sur un ordinateur (Mac).

« *Sa langue est claire comme l'eau claire.* »

Il aime le foot. Le Tour de France.

Il aime les cafés.

« *Il fait la révolution seulement avec des près...* »

Mais tout cela ne prouve rien. Bien au contraire.

Il est adorable, méchant, séducteur, cachotier, drôle, despote... Il existe.

Mais tout cela ne prouve rien. Bien au contraire.

Son œuvre est inachevée. Il entre dans la légende.

Mais tout cela ne prouve rien. Bien au contraire.

Il est un fabricant. Il essaye de fabriquer.

Il a cherché les emmerdes. Il les a trouvées.

Il est amoureux d'un amour amoureux.

Tous les mots du monde. Tous les mots de la bouche. Tous les mots des maux. Tous les maux des mots. Tous les maux de la bouche. Tous les maux du monde.

« *Les anciens : ils sont grands et beaux.* »

Une bio-express : (un blanc)

Mais tout cela ne prouve rien. Bien au contraire.

« *C'est le bonheur qui me rend heureux.* »

STEPHANE PAGE / tao

tao a les yeux noirs. on ne sait pas où passe la tête de tao. tao évite les fosses. tao brûle les chambres qu'il habite, avec joie. tao contourne les massifs. tao avale les bruits. promenade dans tout tao, avec les embûches. dans quoi tao tient. quoi tient tao. la lumière bouge au bout des cimes. on voudrait tout tao pour soi. on aimerait tenir tao dans le viseur. le petit jour est pour tao. il y a, au fond des cendres, une grande échelle. il y a une impuissance dans tout tao. les forgerons se demanderont qui est tao, dans la grande cage. le film raconte avant tao. avant tao, n'importe quoi résonne. la première obscurité était la bonne. on inventera tao à bout de forces, si tout s'éteint. les briques, avec tao, coopèrent. souvent, tao démonte. l'air dans tao devient une foire. dans toute la cage, tao profite de la mémoire qui vient. les ouvriers travaillent. mon dieu que dit tao quand tao tombe. lumière, tao, tao-lumière-lumière-tao. on fait le tour de tao, toujours. tao dans les nombres. tao avec les dents. tao tout court. tao retour dans la parole. les plages débordent pendant que tao meurt.

MICHAEL DICKMAN / Mes amis disparus reviennent

Traduit de l'américain par Samuel Rochery

Si tu veux
revenir, juste toi seule,
je dis c'est bien

Depuis l'univers aplati
Depuis Son côté
du lit

Rase-moi la tête et mets-moi à terre avec toi environnée de
trillium

Trillium
ou autre chose

Merde et violettes

*

Si tu veux
revenir, juste toi seule,
je dis c'est bien

Depuis le chant sans fin
depuis les branches glacées
des arbres verts

je veux te vendre de la lumière de soleil pour de la lumière d'étoile, ou de l'étoile pour de l'étoile, du ciel
qui disparaît pour
du café au matin

Ce que je veux

Je veux te baisser encore
sur le sol
de la salle à manger

*

Si tu veux
revenir, juste toi seule,
je dis c'est bien

depuis ton cerveau piraté
depuis ton squelette
qui brille comme de la monnaie

sur un comptoir

ta vie en tant que lumière vient juste de commencer dans le cosmos, mais tu peux
revenir si tu veux,

Quel endroit terrible ici

On clopine
pas dans les bras l'un de l'autre
pas comme de la lumière
du tout

(extrait de *End of the West*, Copper Canyon Press, 2009)

Ce texte a fait l'objet d'une lecture, le 26 juin 2010, à La Galerie, Centre d'Art Contemporain de Noisy-Le-Sec, dans le cadre de l'exposition Jason Dodge.

ANNE-LISE LE GARFF / Menu

Je me suis mangé une bonne dérouillée. On m'a dérouillé la tête. Trois-en-un, papier de verre tout le toutim. Dérouillée comme neuve. J'ai l'occiput étincelant dans la lumière, la matière grise argentée et miroitante de mille feux-follets. On m'a tempéré les temporales, fait un gommage des zygomatiques, ramolli la moelle. On s'est bien occupé de mon cas, en tout cas. Ce fut un travail de champion, sans aucun doute. Je me suis fait shampouiner par un champion du shampoing. On m'a limée jusqu'au limites du limable. J'en suis toute chose. Je sens toutes les choses qu'on m'a faites.

Je dépérissais, là, dans le soleil et sous la pluie, tambour battant, à cœur battant la campagne. Je me craquelais de la première couche, puis de la deuxième. J'étais attaquée par la lèpre. Mais après cette bonne dérouillée qu'on m'a donnée à manger, ça va nettement mieux. On m'a dit : « Tiens, mange ça et ça, et puis ça ». On ne peut pas dire que j'avais vraiment faim, mais je suis quelqu'une de polie. Et finalement je me suis rassasiée jusqu'à plus soif de toutes ces choses. Swing de l'index, direct du pouce entre les deux yeux, crochet à décrocher les dents de leur support. Dérouillée dans les règles.

Mais toute dérouillée dans les règles mérite un ré-ajustage ultérieur. Je mets mes molaires en rangs par deux sur le goudron, par paires logiques. Je les regarde, je les inspecte, qui est fêlée, qui n'est même plus bonne à la purée, qui purpurine entre garance et sanguine. Là. Je retends mes tendons, j'énerve mes nerfs, tout va bien de ce côté. Je m'essore, je m'étire, je me torse, je m'encoude les bras et m'agenouille les jambes. Ca s'étonne, ça crie justice, ça se manifeste sur tout le réseau. Ca provoque des ralentissements énormes dans le trafic péri-osseux. Cavalcade du tibia, embassinage du fémur, roulé-boulé du crâne tout entier. Je m'écroule, exténuée. J'éternue de la rouille, il en reste, il en reste. Même après tout ça.

Victoire par K.O. Défaite chaotique. Je me suis mangé une vraie bonne dérouillée. Je suis repue. La peau du ventre distendue. Inexistante par endroits. C'est bizarre, ce festin que je n'avais pas espéré. On m'a prise, on m'a gavée de tout ça. Gavée telle une oie sauvage qui ne demande pas son reste. On ne m'a pas laissé de reste. A peine si moi je reste. Que me reste-t-il au bout de cette dérouillée ? Des yeux bleu-framboises, une tumeur tuméfiée, une poitrinaire, quoi, quoi ?

On m'a forcée à ingurgiter sans faim, indéfiniment. Tout mon corps fait la grève désormais. Je me suis morfalée tout cet haché-menu de coups, du coup je suis affalée, rincée, désorganisée des organes. Qu'y avait-il d'autre au menu ? Pourrais-je avoir la carte ?

JOSEPH BRIANSEC

EDEN EDEN EDEN 2

à Fradet

hommage à Eden Eden Eden
de Pierre Guyotat (Gallimard)
visant à en développer les potentialités rabelaisiano-fratrasiques
et à prouver par l'exemple la vivante et virtuose drôlerie de ce livre-monstre
voilée par sa tumultueuse aventure éditoriale
et par le pathos de sa réception critique.

A LIRE A HAUTE VOIX

(L'auteur tient à insister : il s'agit bel et bien d'un hommage ; le texte de Guyotat, bien qu'un peu trop calqué sur le style du commentaire sportif radiophonique, est de ceux qui ouvrent de grands espaces de liberté dans l'expérimentation joyeuse sur le langage et annihilent tout surmoi littéraire, à condition de ne pas trop se laisser paralyser par l'"effroyable sérieux" qui entoure sa réception ; lisant Eden Eden Eden, on (re)découvre ce sentiment, bandant, que TOUT EST DESORMAIS PERMIS - dont acte)

ET MAINTENANT NOUS NE SOMMES PLUS ESCLAVES DE L'INTIMIDATION

/// Wazzag défonce le cyborg mallarméen, empoigne sa verge pailletée, le prend par les oreilles, luy torsionne les roupettes, mordille les croûtes auliques, enfonce sa bite ; Ségolène presse ses seins emplis de lait frais sous le zéphir attiédi, vient pomper l'enculé, remet ses couilles en place, se doigte le con, suce, enfonce la queue piriforme du cyborg dans sa gorge, vomit sur sa bite, Wazzag insiste pour lécher le vomi, désencule le cyborg, avale les grumeaux, le cyborg se laisse sucer, heurte la

corne d'un céraste, tambourine le sexe de Wazzag, observe la crispation panique des cartilages postérieurs du putain, insère trois doigts dans l'ouverture lisse du cul du putain, Ségalène se doigte, trois, quatre, cinq doigts, le poing, saisit un concombre, demande à Wazzag de luy limer le cu, icelui bandant dur pénètre Ségalène, la fesse sulfureuse soulevée, maintenue par la barre plisée de mousseline, luy déchire l'anus effilé, le sang rougit son amas sursexuel, son pied humecté de semence foule le sable durci par la rosée gelée, le cyborg se fait pomper le vit et les couilles détorsionnées par Ségalène, icelle serre l'anus, la bite de Wazzag est sectionnée, icelui la remplace par le concombre, se fait bouffer le concombre éblouissant mêlé à l'axonge, appelle son tapis volant arénaire, les trois rebaisent sur le tapis, le rubricateur cybernétique éjacule du jus de concombre dans le cu de Ségalène, icelle chie la bite de Wazzag, le cyborg sort son iPad, télécharge ses oeuvres complètes de Serge Pey, les matérialise, les roule, se les met dans le derche, rebande son sexe noueux, Ségalène vient s'enficher sur le membre énorme du cyborg, la bite grésille, les circuits chauffent, le cyborg ignore, déclame du Pey, électrocute le con de Ségalène, icelle accélère les va-et-vient, le con électrocuté se ressere sur la bite électronique du cyborg, icelui largue un foutre binaire dans le sexe calciné de Ségalène, icelle jouit, s'étend sur le cyborg, "toi/moi nouveau outrage rires beau femelle", sa bite cuspide rebande, Ségalène malgré son con en mauvais état innonde de cyprine les circuits imprimés du cyborg, /

Arrivé à Bidon 5, Wazzag agenouillé prend le singe par l'élastique anal, luy cabosse le fémur, l'enfile devant les regards subsannateurs du Maître de foutrée : « Wawa, cowboy antidialectique, branle la langouze du singe avecque ta lymphe bouzilleuse », Wazzag s'exécute et fait circuler son organe unisperme dans la bouche glaireuse du mammifère velu, qui d'un bond s'agrippe à une branche de tamarinier, la branche ploie, cède, la toison s'ouvre dans l'étirement, à terre il ramasse la branche et engode le cu de l'ours, qui rictusse en arrachant le zob de Wazzag, le zob repousse magnifié, Wazzag se venge, crache de nouveau sur le vit, crache sur les aiselles ensuées de l'ours, arrache l'œil d'icelui avecque son Parker rouillé, pine l'orbite de l'ours, iceluy limante le Maître de foutrée tout en gamahuchant le putain à moitié eunuque / Wazzag prend le bimoteur à hélices avecque ses compagnons de futoir, arrive dare-dare sur la lune ; le singe perce un trou dans son scaphandre pour enfourner la bite du Maître de Foutrée, pendant que le putain se scarifie le visage avecque des écrous de 24. « Laisse, dit Wazzag, je vais luy plier la rotule jusqu'au chant du crotale... Verdure de la moelle palinodale dans l'aube d'été, leste et gracieuse comme un bol de nuit »

/// Pendant la bravade sexuelle de Wazzag, Super Mario sort du chiotte embrenné, la tête couverte d'excréments et de filaments laiteux, reliefs de la foutrée ; Super Mario décapsule l'almouze de son amas sexuel, ratiboise, rue sur le putain ribaud, iceluy se couvre la tête avecque une couverture odorifère, Super Mario l'arrache, la lacère et

la mange, attrape les jambes sacrifiées de Wazzag, les cisailles avecque ses ratiches danchées, bave dans les plaies, lèche, remonte jusqu'au vit malivole du putain, le suce, le cisaille, sectionne le gland d'iceluy, qui repousse plus vigoureux, plus ombellifère, Super Mario le prend pour un champignon d'invincibilité et le remange, il repousse, Wazzag à bout de nerf enfonce ses doigts glabres dans les orbites de Super Mario dyscole qui hurle, Wazzag, raclant la sueur des boucles, profite de la béance pour luy enfourner l'intégralité de son amas sexuel, agace le cul glaiseux de Super Mario avecque son gros orteil, les corps compaginés se confondent, Wazzag introduit son champignon dans l'anus de Super Mario, se reprend, court vers l'armoire, sort un fer à repasser, le branche sur le secteur, entrave Super Mario avecque son pied meurtri de faune, luy défronce la bouche de Sodome au fer chaud, Super Mario exulte, Wazzag repasse encore, Wazzag pénètre l'anus défroncé qui se rétracte sur la base de son vit d'âne, le strangule et le pousse à décharger dans le gros intestin de Super Mario, iceluy ivre fatrouille : « Wawa, toi moi reproduction... rires... Viril putain, tu desquames ma vergette, viens que je te sauce, que je te pète les roupettes, que j'annule ta fistule dans le sacrifice d'un chevreau synodal », Wazzag se regonfle l'amas sexuel avecque la pompe enlarge your penis achetée sur l'internet, pirouette, virevolte ses fesses diagonales puis intercèpte la casquette de Super Mario, la remplit d'un ergot de merde, Super Mario se l'écrase sur le torse couvert de poils drus, poutre à son

tour Wazzag sans le défroncer, mais en ayant pris soin de luy morver sur le pourtour cannelé, ainsi lubrifié le vit démesuré de Super Mario pénètre sans encombre, Wazzag vomit un hybride de lymphe et de sang dans les toilettes, Super Mario frôle le pli de l'aine du putain, lime le cu olivâtre d'icelui, l'enfiche jusqu'à la meurtrissure, les sanguins se mêlent à la merde diffusant le jasmin et les effluves de thé puer, Super Mario las se téléporte avant le tonnerre orgasmique, il revient après avoir déchargé dans un monde parallèle, Wazzag furieux d'avoir raté la culminance foutrique rebande illico, branle son bout d'aigle entre les fesses en parchemin de Super Mario, iceluy épuisé par l'orgasme et la téléportation se laisse faire, Wazzag dans un spasme luy ouvre le gras des fesses avecque son surin portatif, se branle dans les plaies, sort son pipeau et joue un air désuet, Super Mario, croupe droite, arrache le pipeau, l'enfonce dare-dare dans son cratère poli, l'emplit de pets, les pets dirigés avecque art dans le pipeau produisent mélodies et basse continue, décoiffent Wazzag dont les cheveux soulevés par le méthane laissent voir des signes idéomorphématiques au contenu ignoré de tous les potos, surpris par l'arrivée de Tournesol, iceluy s'empresse de se mettre nu, attache son pendule à son sac foutrique et hurle d'une voix de vieillard : « Qui s'occupe de mes trois boules ? », Super Mario se dévoue, luy met une claque puissante sur les boules, Tournesol hurle, son sexe tavelé, ruisselant de sueurs mal contrôlées, les veines bondées de sang alcoolisé, se met à bander sévère,

Tournesol crache sur Super Mario, l'étouffe avecque sa toison salpêtrée, luy éructe violentement dans les cages à miel « Mange mon foutre d'amour, chien noir », aussitôt Super Mario luy garrotte la jargonelle avecque le pendule, fait glisser l'objet le long du gland iodé, le cure de son smegma, Tournesol bande plus fort, frappe Super Mario, défèque sur son crâne pour le faire fondre, Super Mario avale la merde liquide du vieillard, s'en gargarise et la recrache sur le pendule, Tournesol jouit et balance une fluette traînée de foutre sur l'occiput maculé de merde de Super Mario, le foutre brûlant descend dans les travées merdiques, la trace excrémentielle fond en sueur rouge, Super Mario en recueille les rares gouttes sur son nez, une nouvelle giclée aussi faiblarde que la précédente ré-éclabousse la racine de ses cheveux sur le front, sa langouse arrive à en cueillir quelques gouttes pendant que Wazzag au terme de la branlée éjacule un flot constellé dans les plaies de Super Mario, Tournesol fait du flan, les yeux attiédis au feu filtré par la stratosphère //// le foutre séché de Tintin pétille, Ségolène foule les corps inertes des enfants violés, Tournesol fait goûter son flan aux convives foutriques, son slip gluant clapote, il hurle « viens branler moi beau Tintin toi donner moi identité inconnu », Tintin met un fulguro-poing à Ségolène, recouvre sa calvitie naissante des châles puériles écarlates, s'approche de Tournesol dans un mouvement de rotation dévié par des palmier dilatés par le feu, Tournesol s'enduit le torse de beurre, Ségolène oublie son hématome, sort un charles-de-

gaulle, ouvre une boutanche de pif et se branle le clitoris falculaire, supérieur en taille au vit de Tournesol avecque les membres des enfants clamsés, elle récite un poème tonitruant du Chauve Hyperbolique, le poème vrille le tympan toisonné agrémenté du sonotone à infra-basses de Tournesol, le flan de Tournesol tourne et se change en tortue molle trionyx du Nil, qui fourre son nez agressif et oblong dans le vagin nébulé de Ségolène, la trionyx enfonce sa tête dans la nuit sexuelle de Ségolène, icelle s'échauffe, décharge, prend la trionyx et se l'incère dans l'autre sens, roulant la carapace molle en substitut phallique, la trionyx convolutée entonne un refrain obscène, Ségolène a des spasmes furieux, Tintin cesse le ramonage du vieillard générithliaque, prend des mains le litron de Ségolène, le termine et attache la rombière avecque les châles couverts de sang d'enfants innocents, Ségolène immobilisée supplie qu'on luy lime le con, Tintin sort la trionyx cultellaire, la lance à Tournesol qui immédiatement luy vomit sur la carapace molle, Tintin introduit son digitule dans le réceptacle luisant de foutre sec et chatoyant de Ségolène, luy lèche les aisselles érubescentes, Tournesol fout la trionyx, la trionyx est engrossée, acouche, Tournesol fout le Monstre, le fruict de Tournesol et de la trionyx connaît sa première jouissance anale, dans l'orgasme devient berserk, se précipite sur l'ourlet du slip de Ségolène fourrée par Tintin, le Monstre enivré par l'odeur du sang et de la cyprine écarte Tintin, le prend par la houpette, en fait une fronde humaine, Tournesol le recueille dans ses

bras, le Monstre ignore le sénile, bave, zézaïe, embrasse goulument Ségolène, la fout, sort un sein de la mousseline, le lèche, descend vers le dodu con, luy coud le con, le découd, se ligotte le vit avecque le fil sanglant, Ségolène s'évanouit de douleur sexuelle, le Monstre imprime la spirale du fil à son vit, mange le fil, arrache avecque son bras plongé un étron merdique de Ségolène, le lance sur Tournesol : « à toi papa, la fertilité sismique des roseaux atones », Tournesol le buffète jusqu'à son drâle, le doïgte, luy saisit la patte, aspire le placenta attiédi, jette sa langue dans les boucles enfoutrées, croise ses longues mains sous le fessier, étire son slip, l'essore, Tournesol se met le Monstre sur le bout, l'encule, frotte les fesses humides du Monstre, baise la joue en sueur, caresse la carapace du succédané de trionyx, se retire, lissoit sa fine verge stipite entre ses deux doïgts, le gland étincelle, lance des éclairs de foutre ciselé frôlant les bourrelets de peau olivâtre du Monstre, le foutre séché glisse en poudre sur la carapace du Monstre, iceluy le recueille dans un petit sachet, Tintin s'en empare, le sniffe, débande, et voilà pour luy /// Ségolène, belle gouge et de bonne troigne, avale les chauds-froids de bonite, les steaks de biche préparés au calament, les pommes de terre sautées, les saucisses à choucroute, revient à la charcuterie, au saucisson aux herbes, enchaîne sur un roquefort, l'arrosoit de vin de Bourgogne, de Picon, de marc de champagne, elle s'enfile à la petite cuillère un cassoulet en boîte sans le réchauffer, et c'est l'heure du dessert, meringues, flan de

Tournesol, cerises à l'eau de vie, île flottante, Ségolène engloutit tout, éructe entre les plats, prends une cuisse de poulet, la place dans son vagin, la tourne plusieurs fois, la fait goûter à Tintin et Tournesol, la mange, Tournesol sort une corde, entrave Ségolène, la pend par les pieds à un crochet, Ségolène blêmit, Tournesol la secoue, Tintin s'installe nu sous Ségolène, il imprime des mouvements de va-et-vient sur la base de son gland spongieux, léchouille la vulve de Ségolène, continue à se branler, Tournesol secoue de plus belle, Ségolène vomit le festin, des cataractes de vomi se déversent sur Tintin, iceluy avale avecque jocondité ce qu'il peut, se branle, lubrifie son gland avecque le vomi, décharge son jus de nuit lacticin jusque sur le con de Ségolène, reçoit un peu de bile sur le sommet du crâne, Tournesol libère Ségolène, elle s'allonge dans le vomi aux côtés de Tintin, Tournesol sort son vit frippé, le fait sucer par Tintin, la bouche de Tintin encore pleine de vomi, Tournesol engage précipiteusement son vit plus en avant dans la bouche, Tintin a des renvois, il vomit à son tour et lèche les grumeaux en suspension sur la vergette jangleresse du vieillard, Tournesol échauffé par le vomi enlève son vit de la bouche de Tintin, le retourne, arrache le slip par son bouffant soyeux, sa vergette rougeoie, il élargit les boucles d'ouverture du cul, pénètre l'anus recuit de vomi de Tintin et fête son corps effervescent : « tu iras chercher le Monstre, qui se branle le pendule dans les alcoves du château de granit... il te poncera les ailes et t'aculera dans la nuit sexuelle de l'abreuvoir », Tintin

prend sa vespa, parcourt l'hamada, s'arrête au kiosque, achète le Nouveau Déetective, essuie les résidus ubéreux de bile entreposés sur la surface rugueuse de son zob, suce le tenancier du kiosque, luy sectionne le frein, se repaît du sang, le tenancier luy attrappe la nuque baignée de sueur séminale, le force à lécher ses poils, à panser son gros sexe tavelé, Tintin rejette son collier anti-puces sur sa nuque, savoure le Grégal, saisit une perceuse, troue le crâne sineux du tenancier, luy urine dedans, compte jusqu'à 56 le temps de la pissée, le tenancier rebande malgré l'abondance de sang évacuant le sexe, malgré son cerveau baigné d'urine pétillante, Tintin luy frappe le ventre, le retourne, tape ses fesses avecque son vit, prend congé de luy, mouche la morve acide qui s'écoule de ses narine rétricies par le froid, enfourne à nouveau sa vespa fonctionnelle, prend la route bordée de poissons-pierres qui mène au château, fonce, la route est invisible, il manque de se tomber et de s'écraser, il appuie sur l'accélérateur, voit une auto-stoppeuse enveloppée dans une burqa filasse en peau de lynx, s'arrête, fait monter icelle, démarre, prend la main de l'auto-stoppeuse, la place sur son vit, l'auto-stoppeuse gratte les prurits vergeaux de Tintin, s'accroupit, le suce, manque de luy trancher le vit de ses incisives, Tintin bande son sexe cuivré, dilate son méat, l'auto-stoppeuse y introduit brutalement une pâquerette, la fait tourner, Tintin jouit de ce curetage urétral, éjacule du foutre rougi par le sang aqueux, la pâquerette blanche peu à peu rutile rouge, Tintin l'enlève de son vit, l'offre à

l'auto-stoppeuse, icelle s'en caresse le cli-cli bondé de sel de guérande, range la pâquerette dans son cafourniot, Tintin aux portes du château freine, le Monstre regarde la déboulade, débagoule sur Tintin, s'empare de l'auto-stoppeuse, luy arrache un ongle, la prend en cuisses, en fesses, en con, dédouble sa bite, la prend en cul et en con, le con écume, Tintin s'essuie, insère sa bite meurtrie dans la bouche de l'auto-stoppeuse, foule le sol herbu parsemé d'œufs d'escargot, de marmelade, de carcasses suintantes de lièvres, d'écorces vibrantes de baobab, Tintin sort son opinel, dénude l'os du fémur de l'autostoppeuse, sa langue gonflée touche l'os, le Monstre s'empare des nerfs, les élonge, l'auto-stoppeuse prend son briquet, brûle ses nerfs, brûle les poils pubiens de Tintin, fait passer en vain sa flamme sur la carapace ignifugée du Monstre, le sexe de Tintin grossit dans l'œsophage capiteux de l'auto-stoppeuse, Tintin mordille la nuque duvetée d'icelle et luy murmure : « singeons le nycthémère, honorons la déceveresse à flanc d'abîme », l'autostoppeuse débave Tintin, englue son nombril bubonneux, le Monstre lèche la bave, se dirige vers la buissonnade, défèque un étron parfaitement moulé, s'abstient du torcheuk, déchire entre ses lèvres un lézard liotrique, sort de sa poche ventrale une déconcoction d'herbe, s'en frotte le muffle poisseux, creuse un trou dans le sable humide, y ajoute des œufs d'escargot, s'empare de Tintin, l'enterre debout dans le sable, laisse sa tête dépasser, les œufs éclosent, les escargots bavent sur le vit et les couilles de Tintin qui rebande son sexe,

l'auto-stoppeuse et le Monstre chient de chaque côté de la tête extasiée de Tintin, iceluy humant l'odeur douceâtre de la merde du Monstre, l'odeur huileuse de l'étron féminin, un pigeon luy chie mol sur la houpette, un sanglier de passage fonce sur luy, luy arrache la tête du sol, le Monstre et l'autostoppeuse jouent au football avecque la tête autonome de Tintin, la tête génère des ailes, s'envole, se fait intercepter par le pigeon qui la ramène dans les pattes du Monstre, corner kick, le Monstre shoote la tête de Tintin, l'autostoppeuse écarte les parois graisseuses du con, accueille la tête, la tête s'enfonce dans le col de l'utérus, parcourt l'intestin, l'œsophage, penalty, l'auto-stoppeuse recrache violentement la tête de Tintin, le Monstre la fiche sur son vit bandé, Tintin ouvre la bouche, le vit du Monstre en ressort, l'autostoppeuse suce le vit du Monstre tout en roulant une galloche à Tintin___///

(Extrait)

CYNTHIA CRUZ / Cendrillon

Traduit de l'américain par Samuel Rochery

CENDRILLON

Shooté à la colle, dans les escaliers
Tu as dit qu'il y a des continents sur quoi
Un océan divin de bisons se déplace encore libre
C'est ma seule consolation :
Acheter des épingle dans la tour pillée
Boire une soupe froide dans une tasse en carton
Déjà, toute une vie me ronge
La nôtre est celle de l'animal, encagé et coincé.
La nôtre, la caravane de jamais.

CENDRILLON

Toby par terre et le téléphone
Qui sonne comme Dieu, cette
Escouade imbécile. Comme un fantôme, comme
Quand j'étais une petite fille. Alors je vivais
Dans un monde de sarba-
Canes, de poussière, et de balles.
Je me suis accidentellement tirée dessus
En pleine face.

CENDRILLON

Appel de Billy une collecte depuis la cabine téléphonique de la station.
Treize jours dans le désert avec rien pour se nourrir.
Des percussions avec des cigarettes et du Coca tiède.
Tu peux parler aux morts exactement comme tu parles aux vivants.
Nous, orphelins magnifiques. Pistolets en plastique, malnutrition, pauvreté et diabète.
Foie et mélancolie. Bien-être du pupille sous tutelle judiciaire.

CENDRILLON

Encino, hors Autoroute. Avions en rase-motte : Services Secret, le Mossaud, et la CIA. Les déportés et les disparus Des vols empaquetés pour Beyrouth, Grozny, Gaza. N'importe Quelle zone de guerre. Grimpe jusqu'à Mars danser le shag. La lumière blanche et chaude de la salle de bain Du motel : superbe cosmologie d'urine, De sang, et de crachat. Sans raison apparente, Du feu dans l'évier, le cendrier et des brûlures Sur le carreau. Le soleil coule comme une fuite De planète à travers l'écran ouvert, bouillonne. Ils disent que les cinq premières années vous définissent. Les cinq premières années sont absentes de ma mémoire.

ANNE-LISE LE GARFF / Homo Ovus

Varlope une colline tout entière ! Nivèle dos d'âne et nids de poules. Pas un pet de travers. C'est un détecteur d'anfractuosités, un aplatissoir, un portique sous lequel il nous faudra tous passer. Une râpe à malices. Chaque excroissance est aplatie, aplanie, réduite et lissée. Rapetissée au minimum. Tremblez, fripouilles ! Bossus à bosse, quasiment modelés pour l'expérience !

Quand tu passes cette porte, ce portique, tu te retrouves de l'autre côté avec le relief en moins. Eh oui ! Tu es terrassé, fin prêt pour le bitume. Les rayons ultra-sensibles du détecteur repèrent en un millionième de seconde toutes les protubérances qui sont ta constitution. De ton nodule à ton nez. Et ils les détruisent, les anéantissent. Brûlent les cellules aux ultra-violets. Rien ne doit dépasser, ni ralentir le passage de l'air sur ton corps. Ils te rendent aérodynamique. Tu deviens courbe, voire ovoïde. Il faut bien ça pour avancer.

C'est ainsi que nos dirigeants ont réglé une bonne fois pour toutes la question de l'évolution anatomique pour les siècles à venir. L'humain sera lisse ou ne sera plus. L'air n'ayant aucune prise sur une masse absolument lisse, l'humain se déplacera sans frottement, donc sans obstacle et sans vieillissement. Après des années d'errance, s'empêtrant dans des recherches médiocres, anti-rides, chirurgie esthétique, clonage, les scientifiques ont enfin osé créer ce portique détecteur de bosses que tu as devant toi. Ca n'a pas été une mince affaire que de convaincre les décisionnaires. Toujours des zozos rétrogrades pour ralentir le processus. Mais voilà, c'est fait, et bien fait, ma foi.

Bien sûr au départ, on se pose des questions. Comment se déplacer, comment se reproduire, manger, travailler, avec ce corps d'oeuf ? Bien vite on réalise que ce genre de préoccupation n'a plus cours. La forme courbe, même ovale, est éternelle. Il n'existe aucune altération, pas d'usure possible. La génération qui naît actuellement sera donc, avec nous-mêmes, la population immuable et unique de cette planète. Imagine les problèmes que cela résout ! Logement, famine, maladie et j'en passe. Pour ce qui est des guerres, évidemment, c'est plus complexe. Mieux vaudra bien t'entendre avec ton voisin, car lui aussi est éternel. Sauf si tu le tues, bien entendu. Reste à trouver comment.

Passe le portique et tu voleras, tu visiteras le monde sans aucune contrainte de temps, ni d'espace ! Que regretter au fond de notre état actuel ? Des seins, des coudes, des kystes et des enflures ? Rien de bien trépidant. Un pas et tu te libères de ce corps qui t'apporte tant de soucis et de peine. Tu ressembleras enfin aux canons de beauté préfabriqués des revues de mode. Après tout, eux aussi y passeront. Je te vois déjà, à la page loisirs, vanter les bienfaits d'une cure d'arrondissement. Je te vois déjà, tu es Uma Thurman.

ARNO CALLEJA

alors c'est le moment où on dit maintenant, en disant maintenant le moment vient, maintenant le moment est venu de boire le café, beaucoup, et de ne plus dormir, de se baigner dans l'eau froide, dans la glace, le charbon, le miel, et de se toucher, le moment est venu de se toucher la peau, la caresse, et de faire l'amour pour ne plus jamais dormir. Sans dormir la parole flotte, avec les gestes, elle flotte longtemps et passe de l'un à l'autre sans plus savoir qui de l'un qui de l'autre, alors on file la ligne, comme une ligne de vie mais non établie, de salive, et on suit les vibrations et les cambrures, des reins, alors la tombée des cheveux et la rivière s'arrêtent, aux reins, aux lèvres, au bord du mot.

Les vibrations à un moment donné, tu n'attends plus que ça, et tes poils qui se dressent sur tes bras, tu n'attends plus que ça, le reste dans l'évaporation a été consumé. Et c'est souvent dans la transpire de l'alcool dans la cervelle et dans la peau que s'est évaporé le reste. En pratiquant les bars et leur buveurs et leurs buveuses j'ai toujours attendu l'état vibratoire qui te faisait dresser les poils aux bras, quand une phrase ou un visage, rarement les deux l'un dans l'autre, te sautaient dans les veines et te faisaient venir cette émotion de la limite, des larmes, de la mort, de l'envie de pleurer, de l'envie de mourir, qui sont bien sûr les mêmes envies. J'ai pratiqué les bars dans cette attente et j'ai pratiqué l'amour, que je me suis consciencieusement laissé venir dessus sans jamais me le provoquer, dans cette attente. Et c'est venu parfois, je dois le dire. Il y a des événements, et certains ont eu lieu, et certains je les ai vécus, et dans ma vie en vrai, chamboulé par eux, je me suis laissé vivre, avec l'angoisse que ces événements impliquaient et avec tout autant le délice que ces événements provoquaient. J'ai beaucoup aimé les trognes des buveurs et des buveuses des bars et plus encore les phrases blanches qui giolaient d'eux et qui n'étaient, au final, je les entendais, et les entendais purement pour ce qu'elles étaient, adressées à personne en particulier. Et les aimais pour cette raison même, pour la raison même de leur statut singulier, me prenant sans doute pour l'espace vide, le personne auquel je sentais qu'elles étaient au final adressées. J'ai eu à faire aussi, en relation d'amour, à ces trognes de bar rencontrées en bar, j'ai eu à les aimer hors bar, dans des aventures sexuelles, ou sensuelles, toujours extraordinairement courtes, essoufflées dès l'entrée, toujours extraordinairement tristes, à l'inverse de l'instant qui les avait fait naître, en bar, dans l'ivresse, dans un échange vrac, dans une parole déjà de quasi sommeil, dans des états d'algues, des états de morts-vivants, prêts à tout pour ne jamais renaître.

L'alcool t'aide à ne jamais renaître, contrairement à la marche à l'eau, en montagne, en sentier, qui elle t'aide sur mesure, à tenir pied.

A chaque coup de pied sur le sol tu avances, c'est le principe même de la motricité. Les humains ont trouvé le moteur dans les jambes pour avancer, quand tout têtard qu'ils furent ils sortirent de la mer pour aller au devant, à terre ferme, s'aventurer, aller acheter des cigarettes peut-être, ou sortir se recharger au pinardier. Je suis moi toujours sorti en rue acheter des bouteilles d'eau minérale car, je trouve que, ce qu'il y a de bien dans l'eau minérale, ce n'est ni l'eau ni le minéral mais la bouteille de plastique qui, une fois vidée, peut être remplie de vin au pinardier du coin.

LISA ROBERTSON / Maisons de bois

Traduit de l'anglais (Canada) par Samuel Rochery

Un travail appelé maisons de bois commence
Il explore différents degrés de peur.

Et c'est curieux que tu n'aies pas choisi une image séculaire
La tâche d'Augustin était également impossible.

Et nous avons dit qu'un bateau viendrait et t'emmènerait à Venise
Et tu es une loi du langage.

Et ma bouche a participé
Et nous t'avons nourri de morphine coupée de miel.

Et tu es un tableau rare de peinture moderne dans le grand salon
Et tu es un mur de terre.

Et tu es un calme idéologique
Et tu es mis à la porte pour chercher.

Et tu n'es formé que des rigueurs de perspective de maçonneries
Et tu n'es pas un instrument neutre.

Et tu es pornographique
Et tu es l'imagination de la société comme arbre.

Et tu es la femme s'agenouillant qui exprime de la peur
Et la femme regarde le spectateur un peu inquiète.

Et tu es les pronoms d'amour, mépris, accusation, glamour
Tout ce que tu connais de l'animal vient de l'émeute de l'amour.

Et tu es des Torontos d'arbres froids
D'où surgit le catalogue du matin.

Et tu n'es pas mort en dehors de l'amour
Et tu ne juges pas.

Et tu roules par terre et tu cherches à tâtons son vernis
L'homme à droite terrifié prend ses jambes à son cou.

Et tu vois comment un animal meurt
En donnant une première goutte de volupté.

Et on dirait que tu verses de l'eau de rose
Allongé dans les arbres pour la sieste.

Et tu parles dans les feuilles
Pour flirter et te battre et apaiser.

Et tu deviens une elle sans savoir ce qui se passe
La femme au milieu de toi s'agenouille, ou bien elle est assise ou peut-être elle a simplement été [dessinée hors d'échelle].

Et tu es la dernière maison de bois
La charpente sculptée inclut les têtes de chiens.

Et tu ne mourras pas
Mais le hasard a toujours un peu d'avance.

Et ton échec est ma langue
L'effet dramatique est accentué par le sol rouge et chaud qu'on voit à travers les dernières couches.

Et ton cœur s'est arrêté dans ce grand désir de voir
Dans l'herbe haute.

Et tes bras charnus sortent des plis d'or et rose-fleur de tes tuniques
Comme dans les anciens genres littéraires.

Parce que c'est un fait connu
Les blessés tombent en direction de la pointe.

A cause du désir muet
Tu es le pavillon de teck.

Parce que tu voulais qu'on te flatte
Tu es peint ici comme la déesse de la mer Thetis avec deux de ses cinq fils.

Mais le hasard a toujours un peu d'avance
Mais pas sous les conditions de son propre gré.

Vider ton appartement pendant la saison des abricots
Ce n'était pas vrai.

Généreuse puis chiche
J'exprime ma plainte à moi.

J'exprime ma plainte à moi.
J'exprime ma plainte à moi.

J'ai participé à la transaction sauvage
Ça brûle de revenir vers toi.

C'est pure surface
Ca pousse tout droit vers l'auteur de sa blessure.

Il était 3 h 04 de l'après-midi
Comme tu inventais l'été dans un texte que j'ai découvert dans ta commode l'été 1998.

Ou une femme dont l'être tout entier semble chanter le sexe
Un homme montre sa compagne.

Parfois les appellations les plus évidentes sont tellement étouffantes que tu ne peux qu'aller plus loin dedans
A supposer qu'une appellation te donne un intérieur.

Le lainage est tricoté pour révéler ton visage
Les plis suggèrent le potelé d'une jeune fille.

Le tissu est des syllabes et des rêves dans une colonie éloignée
Les parties de la vie ne se montrent pas en tandem.

Alors c'est l'été
Ce matériau s'est résigné au hasard, qui est spacieux.

Pour rendre une philosophie furieuse
Nous t'avons aidé à expirer.

Si l'amour arrive comme un garçon aux jambes de fillette
Tu es derrière entre Christ et l'adultère, à témoigner.

Tu es attaché à ma vérité
Une jeune femme regarde sans complexe hors du tableau.

Tu es la claustrophobie du tableau
A son sommet un couple regarde le ciel plein d'éclairs.

Tu es l'allure pénible de l'ennui versus l'utilisation du corps
Tu es la prochaine cabane aussi.

Les personnages représentent les quatre âges de l'homme
Tu appelles ça passivité.

Tu as laissé les livres qui t'avaient entouré et moi étreignant ton corps
Accompagné par la ville uniquement.

Tu es couché là-bas blessé
Tu vois la précision de la ville éloignée à travers les voûtes arrondies du pont.

Tu vois la chevelure opulente des femmes, retenue par des rubans colorés, leurs sandales compliquées
[et les brins d'olive
Tu glisses ta queue dans le vagin de l'actrice.

Tu grattes un air et fais tilt
Tu as participé à la transaction sauvage de la négation.

Tu es des maisons de bois transformées en appartements et en restaurants
Ta respiration a gratté son air de maison de bois.

Tes échecs ne sont plus sacrés
La cabane. Le magasin de musique. La prochaine cabane.

(Poème paru dans Jacket Magazine 25, avril 2005.)

ISABELLE LASSIGNARDIE / Nos petites

notes petites

une balle qui roule et la machine est cassée
une plaque efféminée se traîne
elle racle le ciment
des trucs pour dégringoler en grinçant
un vieux crapaud bipe son heure sans routine
là l'autre nous écoute comme un passage
tracé à l'envers
les sans échos nous happent les oreilles et ce
petit homme nous joue de l'orgue
pour détraquer les squelettes
le clapotis des claques enfarinées fait tourner
la roulette
à quand son numéro ; ça sonne à l'entrée,
c'est la femme aux douze casseroles.

rondeur exécutable

roule droit puis pas droit pour dire la ronde en
patate roule pas lisse elle pas en forme d'une
rondeur exécutable car pas matineuse celle-ci
comme une balle qui roule mal des bosses
bleues et des gratins de belles croûtes de sang
pas séchées encore un peu à vif encore le râle
en boule qui gratte y a des poules qui ont les
culs sur le chemin et les nids en trottoirs

rue à la nage

Je gardais le sang froid et me sentais glisser dans un fou désordre. Je m'éclatais dans des sanglots peu croyables. T'es enfant et as encre cette même histoire dans la tête que tu te racontes comme un récit, un fait divers sur un torchon de journal. Encore humide – c'est la théière qui fuit, au moins elle verse mais pas toujours droit. C'est ça je ne marchais pas droit et ces sursauts de pleurs m'épuisaient. Appuyé contre le mur du porche, c'était plutôt une sorte de passage couvert, c'était fait pour la pluie. Une ville de pluie où tu peux t'abriter, même à verse, quand sans pause ça déverse des flots à ne plus rien voir. Je crois que je grelotte. Il y a le vent qui me bat. Même sous le porche. C'est ici, on abandonnait avait oublié les odeurs de pissee, et d'humidité qui ne goutte plus, elle tombe au moment où

clignent les yeux, parce qu'avec tout ce que j'ai avalé de liquoreux, mes paupières frétillent, elles sont froissées. J'ai les ongles crasseux, ce mur est gluant, ça craint la pluie. Encore envie de hurler. La peur j'ai peur elle aussi, et tous ces gens qui me regardent effarés par mon aberration me donnent l'envie de garder ma nuque et le nez enfouis sous cet abris poisseux. Juste trouver un coin, seul. Je me traîne, pas franc, faut traverser la flotte qui s'écroule ; les pavés tremblent sous ma pesanteur, me sens lourd. Le front essuyé, une trempe sur ma joue, je pense toujours que ça peut t'extraire de la torpeur quand elle t'a saisi pour de bon. Me poser le cul dans un cabinet et pleurer, seul. La rue à la nage, ce qui me sert de manteau a l'allure d'un édredon gorgée d'eau. Suis là, j'ai vu cette fille l'air affreux, elle me sert un café, à moi je ne sais pas, à un être égaré au fond du risible, c'est plus sûr.

Ces trois textes sont extraits d'un livre de 84 pages qui a pour titre *Recueil des hommes, suivi de notes mais encore*. On peut lire le livre *in extenso* dans sa version numérique sur le site de l'auteur : [tenir par là](#)

CLAIRe HERD / Trois poèmes

LA SALLE A MANGER

D'après des tableaux de Balthus

Une fille claire est un secret. Une fille très claire est Susan.
C'est Elle. Nous sommes une géante. *Imp.*
Nous avons quatorze ans et nous changeons. Nous
sommes *presque*.

Parfois nous sommes trois. Parfois nous sommes elle-qu'on-
doit-écouter. *Qui ?* Parfois nous sommes
elle-qui-ne-répondra-pas-à-elle.

Et ? Et sommes-nous en devenir ?
Nous devenons. Et qui ? Nous sommes quelque chose
et nous changeons
en plus bagatelle que traînée quoi ? Une amourette

de peluche marron ? un bol de fruits en cire ?
Une jupe ? Une poupée ? Et est-ce que plus tard ?
Est-ce que nous grandissons ? *Tu es dégoûtée.*

Nous avons des appareils dentaires. Des membres.
Pendant des années ils vécurent dans des contrées lointaines,
à manger les rues, et maintenant
Ils sont revenus. Bonjour, mari. Bonjour, femme.

Au revoir, dent de lait. Adios, rictus.
Oh, mais l'une de nous deux a choisi la tapisserie.
Elle est elle. Elle n'est l'Elle de personne, ma sœur.

DE LA CHASSERESSE à la génisse, Fracture d'Os,
J'ai changé. Je suis devenue
Ce que tu rejettes : de la viande
domestiquée, une tétine. Echouée je suis
dans son hélix, son gène une porte
par où je me suis faufilee, son flanc
une fenêtre sur une autre –
j'ai fait d'elle un chez-moi.
& qu'est-ce que tu vas faire ? – m'éliminer,
taon ?
En quoi vais-je me changer après ?
Cette nourriture blanche –
change – que je t'offre,
fruit de mon pis & trèfle.

PETIT CANOE

Où est la clé pour ce trou ?
J'ai cherché les coins perdus.
Mon palefroi est parti en promenade
Avant les pagodes de l'hiver.
Où est le paraître à mes yeux ?
Mélange de traineau et de jeu d'anneaux.
C'est beaucoup que de voir les Célibataires de Neige
accomplir leurs petits frigidaires.
Maintenant nous pouvons fixer l'ampoule.
Le filament, pagaille imaginaire.
Mon œil, petit canoë, déjà vu.
Comme les sept costumes indentiques
d'Einstein, la destination
n'a pas changée. Mais Oh !
le voyage, le voyageur.

« *Wee canoe* », « *From huntress* », *Claire Hero, Octopus # 10.*
« *The living room* », *Claire Hero, Diagram 4-5 (www.newmichiganpress.com)*.
Traduction française : Samuel Rochery.

GILLES FURTWÄNGLER / Door to beach at 50 m

Amour, psychologie, humanitaire.

Le boeuf a parlé et il a fait meuh.

Sensation.

Montée.

Lâcher les chiens.

Lâcher tout.

Wash me.

Wash me.

Wash me.

Wash me.

Un chacal, deux busards, deux mustangs.

Pas de miroirs, pas d'images, pas de regards.

Pas de lumière, pas de reflets.

Lave-moi le dos.

Cabine crew.

Karma.

Mental.

Equilibre.

Langage.

Esprit.

Take off.

Un perroquet se forme dans les nuages. Il bat des ailes.

On a l'impression qu'il va se faire avaler par un énorme chat.

Le chat se transforme en tapis.

Ils se rentrent l'un dans l'autre.

A eux deux, ils forment une sorte de rocking chair,
qui vient de se muter en un homme pressé.

A deep kiss to my girl,
in the front of the sunset on the beach.

Karma.
Symétrie.
Esprit.

Une vieille femme s'effondre dans le hall d'entrée.

Les riches, oui.
Les pauvres, oui.
Le stress, oui.

Raconte-moi l'histoire de ta pensée.

Les robes fendues, oui.
Les couvertures en laine, oui.

On réfléchit à l'avenir de l'Humanité.
On travaille à l'avenir de l'Humanité.

Chacals.
Busards.
Mustangs.

Mon mec me manque.

Les chaises, oui.

Maman.
Dom Pérignon
Des gros livres.
Une datte pourrie.
L'eau est fraîche,
le vent aussi.
Knew your right.

Wash me.
Lave-moi le dos.

Mets-toi sous le néon.
Frotte fort.
Gratte- moi le dos.
Lave mes cuisses.
Caresse mes fesses
Embrasse mon ventre.
Brosse mes cheveux.
Éteint la lumière.
Baise ma bouche.
Frotte mes pieds.

Oreilles-de-Judas.
Chanterelles.
Krug.
Take off.
Canicule.
Take off.
Naufrage.
Méduses.
Pas de miroirs.
Pommery.
Pol Roger.
Piper-Heidsieck.
Allez à l'eau.
Cheese and ham.
Wash me.

Symétrie.
Rectangles, oui.
Pastèques.
Punk.

Il y a des gens qui tombent pour se relever.

Il y a des gens qui posent des questions
que tout le monde fuit.

(août 2011)

Le PDF « Reprise 10 » reprend les textes mis en ligne sur le blog de Benjy
entre janvier 2010 et décembre 2011

<http://lescahiersdebenjy.over-blog.com>

Copyright : Les cahiers de Benjy et les auteurs, 2011.